L'allume-feu 3

Le journal qui n'atteint pas ses objectifs annuels de productivité

À LA RECHERCHE DES VALEURS SCOUTES · COMMENT LES EEIF AURAIENT PU VIRER À GAUCHE EN 1974 · LES IMAGINAIRES GAUCHISTES EN CAMP ·LA CONVERSION ÉCOLOGIQUE CHEZ LES SGDF · ET +

Journal scout d'inspiration libertaire - Mars 2021

SOMMAIRE

Une presbyte cherche à ne pas devenir une vieille conne . . . 4
Pourquoi parler les enfants . . . 7
Comment les EEIF auraient pu virer à gauche en 1974 . . . 8
Une page de pub : Pride . . . 11
L'interview exquise : Boulanger à Bécours . . . 12
Ethylo-Blues . . . 14
« C'est pas juste ! » . . . 15
Best-of des imaginaires de gauchistes . . . 18
Éduquer au numérique . . . 20
Les points à relier . . . 22
En finir avec la hiérarchie dans les projets . . . 23
Est-ce que ça existe(ra)… la majorité sexuelle ? . . . 24
Le théâtre forum . . . 25
Protégeons les enfants . . . 26
A la recherche des valeurs scoutes . . . 28
De l'inclusion dans nos mouvements . . . 32
Bénévoler sans y laisser des plumes . . . 34
Belette & Strapontin . . . 36
La conversion écologique chez les SGDF . . . 37

Contributeur·ices (* membres de la redac) : Altermondi*, Bapeutisteu*, Barbara*, bellegO$ $edu31*, bb, Charlie*, cob, Dindon Dérangée, Eli Rhamba*, Géo Cédille*, Lagora Phoebe*, Mama*, Maud*, Mayo, Ner*, le Nocturnaliste, Richard, Rossignol*, Spassky*, Toulouse, Ursu*.

Dans ce numéro, on est heureux·ses d'avoir la **participation de membres issu·es des mouvements suivants** (ordre alphabétique pour ne froisser personne): Éclaireuses et Éclaireurs De France (EEDF) • Éclaireuses Éclaireurs De La Nature (EDLN) • Éclaireuses et Éclaireurs Israélites de France (EEIF) • Éclaireuses et Éclaireurs Unionistes De France (EEUDF) • Fédération des Éclaireuses et Éclaireurs (FEE) • Scouts et Guides De France (SGDF) • Scouts Unitaires de France (SUF)

Pour contacter la redac : allume-feu@tila.im

Les typos utilisées sont **Trickster** (SIL Open Font License 1.1), *Syne* (SIL Open Font License 1.1), **Big shoulder** (Open Font License), Alegreya (Open Font License)
Le journal a été réalisé grâce à Scribus, CozyCloud, GIMP, Discout@LaToileScoute.
L'illustration p.38 est issue de *l'Alouette* (journal des Éclaireuses) , 1942
Merci à Florence pour l'hébergement.
Merci à celles et ceux qui, dans ce monde, créent des typos, images et logiciels libres.
Merci à celles et ceux qui luttent pour un monde meilleur.

** la zone d'un journal où sont indiquées les informations sur les personnes ayant contribué à sa fabrication*

Edito

MONTE FLAMME LÉGÈRE

Chère amie lectrice, cher ami lecteur, bienvenue !

Tu as entre tes mains le troisième numéro d'un journal qui veut t'attirer à lui, comme le feu accueillant d'une veillée après une journée trop longue. Ce feu, simple et chaleureux, éclaire et réchauffe tendrement, ménageant un espace où il fait bon se rassembler pour échanger, observer les étoiles, sentir la présence des autres auprès de nous. Les bûches qui l'alimentent sont toutes différentes : d'imposantes bûches fendues qui ont eu le temps de sécher pour révéler tous les parfums de leur essence lorsqu'elles se consument, d'autres plus petites, plus jeunes, aux multiples nœuds ou fourches vives, qui donnent à ce feu sa forme si particulière. Il crépite joyeusement, confiant et rassurant.

Se rassembler autour d'un tel feu, voilà ce qu'il fallait depuis quelques temps. Les jours pluvieux, moroses se suivent et se succèdent, créant des torrents d'une boue épaisse, engluant, qui nous empêche de nous mouvoir comme on le souhaiterait alors même qu'il y a tant de raisons de s'élever et de faire entendre sa voix ! Les conditions de vies matérielles sont affectées et pour de nombreuses personnes elles deviennent plus précaires, éprouvants et anxiogènes que jamais. Conjuguées à cette boue entravante, c'est un mal être profond qui naît, et parfois se mue en véritable détresse psychologique tant les perspectives d'un ciel à nouveau bleu semblent lointaines.

La vie sociale est fragmentée depuis maintenant des mois, et malgré les mobilisations en lignes régulières et tous les moyens techniques à disposition, il devient de plus en plus dur de se rassembler, même pour des projets qui nous tiennent à cœur. Toutefois, à conserver des braises de mobilisations, de projets, on ne risque rien si ce n'est que le feu se ravive au passage d'une légère bise…

Alors ce feu, ce feu pour lequel chacun·e continua de préparer des bûches, est un véritable témoin de notre capacité à poursuivre de tels projets collectifs porteurs de sens et d'espérance. Tandis que nous nous regroupons à nouveau, un vent frais monte dans la nuit calme de ce début du mois de mars. Le feu se ravive et ne demande qu'à devenir feu de joie !

Bapeutisteu

On peut mieux faire

UNE PRESBYTE CHERCHE À NE PAS DEVENIR UNE VIEILLE CONNE

On m'a dit : si tu écris un article dans L'Allume-Feu, on augmente la police de caractère du journal !

Je n'ai pas été la seule à râler devant les caractères minuscules, m'empêchant de lire « au débotté » cet excellent journal. Cette injustice liée à l'âge m'a donné envie de parler de cette période justement, non pour parler de presbytie, mais plutôt d'intergénération. J'ai donc 50 ans et quelques années et l'impression d'être entre deux âges, entre deux mondes.

50 ANS, ÂGE MAGNIFIQUE !

À 50 ans, on se fait bousculer par ses enfants, devenus grands, qui ont leurs propres idées, leurs propres façons de voir le monde, d'autres sources d'information et une énergie à revendre : jusque-là, et en généralisant, c'était moi, qui apportait la « connaissance » et l'expérience à mes enfants. Aujourd'hui, ce sont mes enfants qui me font découvrir de nouvelles façons d'être et de penser et je suis entraînée dans une « remise en cause » salvatrice, euphorisante et dynamisante ! Si on se donne la peine d'écouter et d'être curieux, ça fait du bien ! On ne change pas tout, on ne remet pas tout en cause, mais au moins, on s'interroge.

De l'autre côté, nos aînés semblent dépassés par notre époque, pour beaucoup.
Ce « conflit de générations » ne serait pas si grave en soi, si on ne constatait beaucoup de conflits, d'isolement voire de souffrance chez ces aînés, qui ne semblent plus bien comprendre ce qui se passe. Ça a dû arriver à bien des époques, mais l'accélération de l'incompréhension semble aujourd'hui plus brutale qu'autrefois.

Comment m'enrichir, rester dans cette dynamique de remise en question et d'apprentissage ?

Et bien sûr, je m'interroge aussi sur les gens de ma génération ou un peu plus vieux (les boomers quoi !), qui s'agrippent à leur monde d'avant, ne veulent pas essayer de comprendre, d'apprendre et changer. Comme si le « passage à l'âge adulte » valait passeport de « celui qui sait ».
Et forcément à titre personnel, je me pose bien des questions : pour ne pas s'isoler et rester sur le bas-côté, est-ce qu'on doit sans cesse se remettre en question ? ce qui peut vouloir dire ne jamais être en « confort », ne jamais se reposer sur ses idées, ne jamais être tranquille avec ses certitudes ? Est-ce que c'est possible ? Comment faire ? Nos aînés ne sont pas moins intelligents que nous, ils ont aussi été jeunes et dans l'opposition, dans la recherche d'un monde différent. Alors, pourquoi à un moment, pour beaucoup, ça ne marche plus ? est-ce par fatigue, résignation ?

Je fais des généralités sur cette question de l'âge : il y a aussi de jeunes cons qui ne veulent pas être curieux et des vieux magnifiques qui nous bousculent encore… mais force est de constater que la plupart du temps, en vieillissant, on fait de moins en

moins l'effort de se remettre en cause et le fossé se creuse entre les générations.

Or ce sont les jeunes à chaque fois qui ont amené les « révolutions » et donc les évolutions de la société. C'est ce qui nous fait tous progresser. Et si on cesse de se confronter à la jeunesse, on perd le fil de l'évolution du monde.

Et donc, pour ne pas devenir de « vieux cons », il faudrait écouter la jeunesse ! Oui, mais ce n'est pas aussi simple… Sur mon point de bascule, entre deux âges, je me demande comment avoir toujours le courage d'écouter, de changer de point de vue ou de manière de faire si je pense que c'est une bonne idée… comment m'enrichir, comment rester dans cette dynamique de remise en question et d'apprentissage.

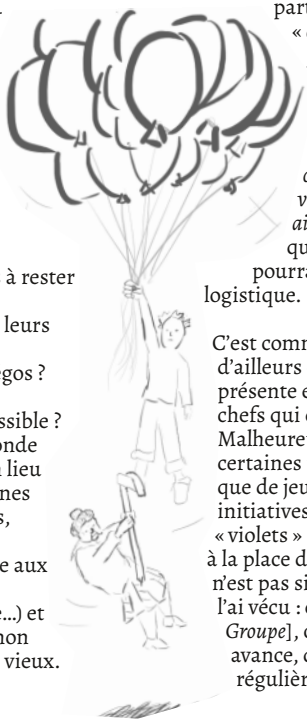
Car les générations se mélangent peu en général.

MIXITE D'ÂGE, POUR GOMMER L'ÂGE ?

L'intergénérationnel, on y vient… La période où on est en « contact » avec des jeunes est finalement assez limitée : quelques années … Alors qu'il faudrait multiplier ces points de contact. Encore faut-il que les plus âgés (à tout âge) ne se mettent pas en position de donneur de leçon mais en position d'écoute et de questionnement et de partage.

Comment créer des lieux de mixité intergénérationnelle et comment apprendre aux aînés à rester à leur place ? Comment faire comprendre aux plus âgés que leurs enfants sont devenus grands ? Comment mettre de côté nos égos ?

Quels sont les lieux où c'est possible ? **L'entreprise** (au sens large, monde du travail) mine de rien, est un lieu de mixité générationnelle : jeunes diplômés, stagiaires, apprentis, toutes les entreprises savent qu'elles doivent faire de la place aux jeunes pour apporter de la nouveauté (technique, créative…) et pérenniser leur activité. Sans non plus mettre au placard les plus vieux.



Aïe ! Un équilibre difficile à trouver. Personnellement, j'ai adoré avoir des stagiaires et des alternants, ils m'ont fait découvrir les premières séries mais ils ont aussi apporté leurs idées. Il faut accepter de leur laisser de l'espace et ça marche. Je pense que les entreprises voient leur intérêt (et je ne suis pas naïve… financièrement aussi) à avoir des jeunes, mais souvent, ça peut bloquer au niveau des équipes, qui se sentent menacées…

On en revient à la question d'accepter de se laisser bousculer.

Le monde associatif, culturel, sportif ? Là, il y a du chemin à faire car à mon sens car il n'y a pas de réelle mixité. Il y a les associations de vieux et celles des jeunes. Coté jeunes, ça ne pose pas de problèmes, mais coté *"vieux"*, ça se sclérose forcément… à un moment, ça ne colle plus. Il faut du sang neuf, ne serait-ce que pour coller aux besoins, aux méthodes de communication, d'organisation….

Et dans **le scoutisme** ? (je ne parlerai que des SGDF que je connais le plus). La force de ce mouvement est de donner plus de responsabilités aux jeunes que nulle part ailleurs. La pédagogie « *éducation des jeunes par les jeunes* » est bien au cœur de la démarche. Théoriquement les « adultes », les chemises violettes [*note du relecteur : aux SGDF, la couleur des chemises des cadres du mouvement étant le violet, il est courant de les appeler ainsi par métonymie*], ne sont là qu'en appui du groupe, on pourrait presque dire en appui logistique.

C'est comme ça que j'ai vu mon rôle, c'est d'ailleurs comme ça qu'on nous le présente en formation. Soutenir les chefs qui eux s'occupent des enfants. Malheureusement souvent, dans certaines réunions, il y a plus d'adultes que de jeunes et ça étouffe la parole, les initiatives. Dans certains groupes, les « violets » sont trop présents et décident à la place des chefs, voire des jeunes. Ce n'est pas simple de faire confiance, et je l'ai vécu : en tant que RG [*Responsable de Groupe*], on a envie que le groupe avance, que les réunions soient régulières, que le camp se

prépare en janvier… etc… etc… On est souvent dans une logique de résultats. Et donc, aller à la facilité, à la routine permet d'atteindre plus sûrement ces résultats. Alors qu'être à l'écoute, c'est finalement prendre des risques !

Mais être à l'écoute permet de voir éclore des projets fous, créatifs… qu'on n'aurait pas imaginés et qui se font si on les soutient. Les adultes devraient être là pour soutenir les projets des jeunes, même si ça les bouscule ! Quand ça se passe comme ça, on est dans la mixité, l'apprentissage collectif….

Faire comprendre aux plus âgés que leurs enfants sont devenus grands

J'ose aller encore plus loin : dans le monde militant et associatif, est-ce que les plus âgés ne devraient pas d'eux-mêmes laisser les premiers rangs à la jeunesse inventive et créative, pour laisser se déployer les idées neuves et les soutenir pour qu'on aille plus loin collectivement ?

Se mettre sur le côté, non pour être exclu mais au contraire embarqué et s'en trouver soi-même rajeuni, changé… Me vient l'image de pyramides humaines en Catalogne où le socle est formé par les adultes, costaux, les piliers, et les jeunes montent jusqu'au ciel en s'appuyant sur eux. Avec ça, on pourrait atteindre des sommets ! J'entends déjà les mécontents (les rageux, c'est comme ça qu'on dit non ?). Alors, ok, une autre idée :

DES RITES DE PASSAGE POUR AVANCER

Je crois assez aux rites de passage (enfin à un certain type de rites de passage, intelligents, pas des bizutages débiles ou autres rites violents ou fanatiques) ; et dans le scoutisme, c'est bien, il y en a… Le rite de passage est autant pour donner à celui qui le passe une sorte de légitimité, il est maintenant autre…, et à l'ensemble de ceux qui y assistent un message d'acceptation d'un cap passé. (Je pense qu'autrefois, avoir 18 ans voulait vraiment dire quelque chose pour les parents, ils acceptaient que leur enfant soit un majeur et prenne pleinement part à la société. Aujourd'hui, les « *Tanguy* » sont fabriqués autant par les parents que par les enfants eux-mêmes !)

Les rites de passage sont donc utiles pour marquer les étapes mais reste le biais de la progression liée à l'âge, qui induit l'idée qu'on atteint le summum de l'intelligence en vieillissant ! Il faudrait inventer des rites de passage sans cette notion.

FONCTIONNER SUR UN PIED D'EGALITE ? UNE UTOPIE ?

Est-ce que cette question d'âge a de l'importance finalement ?

C'est quoi rester ouvert d'esprit ? C'est une question de posture. Considérer l'autre comme son égal (jeune ou vieux), considérer qu'il a peut-être de meilleures idées que moi et considérer que je peux changer d'idée. Miser sur l'intelligence collective permet d'aller collectivement plus loin, sans s'attarder sur ces questions d'âge. Et généraliser les modes de gestion collective qui mettent tout le monde sur un pied d'égalité, participatifs, transparents, privilégier les modes de décision qui favorisent l'égalité, le fonctionnement en cercles sociocratiques, les rôles tournants, etc…

La solution est sans doute multiple, comme toujours : en tout cas, favoriser une vraie mixité intergénérationnelle permettra à coup sûr d'éviter l'exclusion et l'isolement des plus âgés, leur donnera de vraies opportunités de se frotter aux idées des plus jeunes, sans les exclure.

Reste un bon bout de chemin à faire ! Pour la police de caractère de l'Allume-feu, je me suis résignée : j'accepte que ma vue baisse irrémédiablement et de devoir porter mes lunettes en permanence sur le nez… Ne changez rien ! Changez NOS points de vue !

Alain Damasio dans Les Furtifs : « Rien ne me plaît plus que d'apprendre (…) J'aime découvrir ce que je ne connais pas, j'aime assimiler des cultures différentes, urbaines, étrangères, des cultures qui me rendent plus vaste, plus ample. Je ne refuse rien a priori. »

bb

Pratiques pédagogiques

POURQUOI PARLER LES ENFANTS ?

"La séparation entre mineur.e.s et majeur.es n'est pas légitime. Pour aller plus loin dans l'auto-organisation on pourrait imaginer des quotas par âge au sein des conseils d'administration des associations de scoutisme"

AF N°1 - Vers une relation éducative sans chefs et sans mineurs ?

"L'éducation est un travail de longue haleine de jardinier patient"

AF N°2 - Conjurer le malin

"Comment peut-on prétendre construire une relation avec des jeunes (...) si on sait déjà "ce qu'on va leur faire faire" avec une liste détaillée d'objectifs ?"

AF N°2 - Avoir un projet péda sans objectifs ?

Quand j'étais enfant,
C'est la vraie vie qui me fascinait, j'étais à l'affût.
Je ne demandais pas la parole, mais plutôt qu'on me laisse regarder.
Je ne demandais pas qu'on m'écoute, mais plutôt qu'on m'oublie.
Je ne voulais pas qu'on se tourne vers moi, mais plutôt que tout se passe comme si je n'étais pas là.

J'étais aimanté par les mains des adultes quand elles-ils travaillaient ou par leur plaisir d'être ensemble quand il était visible, mais il fallait que ma place n'y soit pas prévue, c'était la condition pour me capter.

Pourtant, un grand bonheur, c'était qu'à un moment ils m'aperçoivent, et qu'au lieu de me chasser ils me disent de les rejoindre.
Tout ce que je pourrais en dire de ce qui (m')advenait alors ne l'épuisera pas, la parole ne peut pas en rendre compte. Parler d'émotion, de sentiment, ou de "communion", on est loin du compte, j'affirme qu'il y avait autre chose, qu'il ne m'intéresse pas de percer.

Ce qui m'intéresse c'est de pointer qu'il y avait là des adultes qui vivaient leur vie, qui n'avaient rien fait "exprès", et des enfants qui vivaient la leur, de vie d'enfant, faite le plus souvent de jeux.
N'empêche qu'à certains moments on était proches.
5 minutes, ou beaucoup plus, et puis me voilà reparti à ma vie d'enfant, qu'on me laissait volontiers.
La meilleure façon de me garder, alors, pour une présence proche, était de me suivre de loin.

Qu'est-ce qui fait signe ? Bien malin qui le sait, on peut le pré-penser, on fournira un placebo.
Par contre, ce qu'on peut vouloir, c'est faire le pas de côté pour ouvrir l'espace qui permet à un enfant d'en prendre une, de place, pour un moment, dans la vraie vie.
Ça se dit qu'il y a du vrai dans ce qu'on dit, on devrait pouvoir le dire aussi pour ce qu'on fait.

Et pas besoin de chercher à l'être, aimant. La ficelle aurait été trop grosse et je m'en serais détourné.
C'est s'il y a du vrai que je me rapproche.

Pourquoi parler les enfants ?

cob

"Le territoire est un lieu d'asile où les enfants vivent dans un refuge où ils sont à l'abri de la parole"
Fernand DELIGNY

Histoire au coin du feu

COMMENT LES EEIF AURAIENT PU VIRER À GAUCHE EN 1974

En 1974, plus de 100 responsables EI [Éclaireur·se·s Israélites] se sont constitué·e·s en Assemblée Générale révolutionnaire en vue de réaliser une démocratisation du mouvement et une réforme de ses orientations. Pour moi, qui me représentait les EEIF [*Éclaireurs Éclaireuses Israélites de France*] comme une association passablement immobiliste (il faut bien reconnaître que les EEIF d'aujourd'hui ne brillent pas par leur progressisme au sein du Scoutisme Français) et sans véritable dynamisme politique interne, la découverte de cet épisode dans *L'histoire des EI* d'Alain Michel fut une enthousiasmante surprise. Convaincu que cette histoire méritait davantage de notoriété qu'elle n'en avait, j'ai entrepris dans le présent article d'en faire un récit succinct et surtout de dégager ce qu'elle peut avoir d'instructif pour le militantisme en milieu scout.

Plantons le décor. Fin 73, juste avant qu'elles n'éclatent, de nombreuses tensions tiraillent déjà les EEIF de l'époque. On trouve encore mai 68 en écho dans les nouvelles générations de responsables, et plus largement, cette période voit se dérouler une transformation profonde de la jeunesse et de son rapport à la société, se traduisant dans le scoutisme français par le déclin du scoutisme traditionnel au profit de ce que le dossier préparatoire au Conseil National de 73 [*aux EEIF, les Conseils Nationaux réunissent tous les trois ans l'ensemble des responsables pour décider des objectifs et des méthodes du mouvement*] nomme expressément la « pédagogie de la liberté », c'est-à-dire une remise en cause des rapports hiérarchiques et des normes contraignantes dans le domaine de l'éducation et une nouvelle prise en considération de l'autonomie du·de la jeune. Bien entendu, aux EEIF, cette pédagogie divise. Pour simplifier, on trouve plutôt ses partisan·e·s parmi les responsables de la Branche Moyenne (qui encadrent les 11-15 ans) et ceux·celles de la Branche Perspective (qui encadrent les 16-17 ans), en moyenne plus jeunes, et ses détracteur·rice·s parmi les responsables de la Branche Cadette (qui encadrent les 8-11 ans), en moyenne plus âgé·e·s et fonctionnant de façon plus rigide (ajoutons qu'il existe aussi des disparités géographiques).

Tout cela participe à la formation d'un clivage fort entre aile gauche et aile droite du mouvement

Un des grands sujets de désaccord entre ces deux camps est celui de la mixité filles-garçons. En effet, si la coéducation s'applique théoriquement aux EEIF depuis 1969, toutes les équipes d'animation ne l'interprètent pas forcément de la même manière (par exemple, dans le cas des tentes mixtes). On observe aussi un différend quant à la place du judaïsme aux EEIF, opposant les plus traditionalistes à ceux·celles qui le souhaitent moins réglementé, dans un mouvement qui revendique un pluralisme de vies juives. Enfin, la guerre de Kippour survenue en octobre 73 ravive la question de l'attitude des EEIF vis à vis d'Israël, les un·e·s défendant un soutien inconditionnel à l'État hébreu tandis que les autres ne le dispensent pas de critiques parfois sévères. Tout cela participe à la formation d'un clivage fort entre aile gauche et aile droite du mouvement. Celui-ci transparaît notamment dans l'hostilité que se portent mutuellement le CA [*Conseil d'Administration*] et plusieurs permanents nationaux (appartenant à l'aile gauche), les seconds cherchant à échapper au contrôle du premier et craignant sa censure dans les publications, dont certains articles affichent des positions politiques peu consensuelles.

Pour ne rien arranger, le cinquantième anniversaire des EI de juillet 73 (au cours

duquel certain·e·s sifflent les accents « antigauchistes » du discours de Denise Gamzon, une ancienne des EI) tourne au fiasco : les lieux doivent être évacués en vitesse suite à des pluies torrentielles, ce qui force l'annulation de toutes les activités prévues et le report du Conseil National qui était supposé suivre le rassemblement. Cela fait une très mauvaise publicité à l'administration nationale de l'association, à laquelle beaucoup font porter une faute logistique.

Le conflit qui secoue l'association a atteint un niveau historique

C'est donc dans cette ambiance générale orageuse qu'a lieu le **Conseil National fin octobre** au château d'Herbeys (dans les Alpes), où se rassemblent plus de 200 responsables. Les esprits s'échauffent au sein des commissions chargées de préparer les motions à soumettre au vote, et le samedi soir, lorsque tout le monde se réunit pour la grande discussion générale, de violents débats opposent les deux camps jusqu'à tard dans la nuit. Le lendemain, à l'AG [*Assemblée Générale*], pas moins de trente-six candidat·e·s (record battu) se présentent pour les 18 sièges à renouveler au CA. Les résultats de cette élection arrangent plutôt l'aile droite (histoire de donner le ton : le président du CA qui en ressort lit ostensiblement le journal *Minute*), mais le rapport moral est mis en minorité – signe que le conflit qui secoue l'association a atteint un niveau historique.

Les tensions persistent pendant quelques mois de façon plus ou moins latente (elles provoquent tout de même la démission du permanent Gilbert Dahan, en butte à l'animosité du CA, en mai 74), puis refont surface à l'été 74 à l'occasion des **stages de formation** qui se déroulent au Mont-Dore. À la faveur de la nuit, des anims se réunissent spontanément, et plusieurs fois de suite, pour discuter de sujets brûlants comme celui de la mixité. Ces agitations indisciplinées ne sont certainement pas pour plaire au CA ; il répond en renvoyant les permanent·e·s Roland Belhassen et Martine Chiche, sur lesquel·le·s il en fait retomber la responsabilité. Mais cette décision provoque une grande colère parmi de nombreux·ses anims, et le clivage entre les deux camps est attisé. On remarque ainsi un vif esprit de contestation et de confrontation à l'échelle locale, comme à Nice où le groupe local est au bord de la division, ou encore à Marseille où les anims tentent une véritable grève de l'animation pour faire réintégrer Roland et Martine, et menacent de ne plus reconnaître le CA. La gronde aboutit à l'organisation par des responsables de la Branche Moyenne et de la Branche Perspective d'une **AG révolutionnaire** à Paris, le 3 novembre 74, qui réunit plus d'une centaine d'EI. Se révoltant contre la verticalité du mouvement (on refuse par exemple le contrôle abusif de l'administration nationale sur l'organisation des camps ou les finances des groupes locaux) et constatant le fossé, de nature notamment générationnelle, qui les sépare des instances dirigeantes de l'association et d'une partie des cadres, ils·elles rédigent de nouveaux statuts associatifs qui prévoient un retour démocratique du pouvoir à la base et une limitation de celui du CA, et signent une motion décidant de destituer le CA existant par un vote, et au cas où il ne s'y soumettrait pas, de le considérer comme illégitime et d'en instituer un parallèle.

On remarque un vif esprit de contestation et de confrontation à l'échelle locale

Dès lors, la possibilité d'une scission des EEIF est prise au sérieux. Le camp conservateur s'inquiète. Ainsi, à la réunion régionale de l'Est, au même mois de novembre, des parents expriment la crainte d'envoyer leurs enfants camper par « manque de confiance morale » envers les anims, et la région Est envisage de se passer de l'échelon national pour régler ce problème. Le CA, ayant pris connaissance de ce qui s'est dit à l'AG révolutionnaire, organise **l'AG régulière** à Herbeys plutôt qu'à Paris –dans le but sans doute de décourager les éléments subversifs de venir. La majorité des responsables sont néanmoins au rendez-vous. De nouveau, le rapport moral menace d'être rejeté, mais le CA et les ancien·ne·s font alors appel à la figure respectée de l'ancien Commissaire Général Raphy Bensimon ; il parvient à amortir la situation en faisant voter à la quasi-unanimité une motion prévoyant la mise en place de commissions chargées d'étudier les problèmes d'orientation idéologique et

pédagogique du mouvement ainsi que celui de sa structure associative. Cependant, 21 candidat·e·s se présentent pour les six sièges à renouveler, et cinq des six élu·e·s sont de tendance progressiste. Cette victoire relative hérisse encore davantage les cadres conservateur·rice·s et quelques mois plus tard, peu avant l'été 75, certain·e·s d'entre eux·elles tentent de scissionner officiellement (tentative qui n'aboutira finalement pas) suite au démenti infligé à l'équipe nationale de la Branche Cadette qui échoue à imposer la signature par tous·toutes les anims participant·e·s aux camps d'une charte de « *garantie morale* » (ce qu'elle communique aussitôt aux parents).

Le basculement progressiste espéré n'a pas eu lieu

Malheureusement, ce sera là le dernier acte de la pièce. En 75, **une importante vague de démissions** épuise numériquement les rangs de la contestation, lui faisant définitivement perdre souffle. Les quelques frondeur·se·s qui essaient de se maintenir à des postes à responsabilité se retrouvent isolé·e·s, et ne peuvent plus s'appuyer sur le soutien de leurs camarades qui ont largement déserté. Réduit·e·s à l'impuissance, ils·elles démissionnent à leur tour ou abandonnent leurs ambitions. Les commissions prévues par l'AG régulière tombent dans l'oubli. À plusieurs égards, on assiste ensuite à un retour en arrière : des ancien·ne·s de la génération précédente reprennent en main l'association, les directives pédagogiques reviennent à un ton plus traditionnel sur les stages de formation.

Il me semble qu'on peut dire de la contestation de 74 qu'elle s'est soldée par un échec : le basculement progressiste espéré n'a pas eu lieu, elle n'a pas produit d'avancées durables dans les pratiques ou d'évolutions notables dans les débats internes. **Elle mérite cependant d'être prise au sérieux**, tant dans ses accomplissements que dans ses ambitions : elle a mobilisé une grande énergie et un nombre considérable de personnes autour d'objectifs clairs, elle est parvenue à mettre un temps le camp conservateur sur la défensive au point de le pousser à envisager la scission (ce qui aurait constitué une victoire, une scission étant généralement au désavantage de celui·celle qui scissionne), et elle a malgré tout créé un précédent en inscrivant dans l'histoire EI un bouleversement de l'ordre établi ; sans se limiter à des revendications conjoncturelles, elle a ouvert des discussions de fond et abordé des questions plus structurelles comme celles de l'autonomie des groupes locaux, de la place prioritaire de la jeunesse dans un mouvement… de jeunesse, et du fonctionnement de la démocratie dans l'association. Il faut donc en dégager d'une part les intelligences, d'autre part les failles stratégiques.

Qu'est-ce qui a fait la force de cette contestation ? Surtout, une prise de conscience collective des anims de leur propre puissance, nourrie notamment par des grands rassemblements, que les contestataires ont su investir (journaux clandestins distribués pendant l'AG, par exemple) ou susciter. De même que la vraie puissance d'une usine est dans les mains de ses ouvrier·ère·s, la vraie puissance d'une association est dans les mains de ses bénévoles, qui produisent de la valeur d'usage sur le terrain –dans cette perspective, la tentative de grève de l'animation à Marseille est symptomatique (d'autant plus qu'aux EEIF les anims sont difficilement remplaçables). Grâce à cette prise de conscience, les contestataires ont compris qu'ils·elles étaient libres de se passer des institutions officielles, tout en cherchant à les infiltrer (en particulier par les élections).

Nos associations seront ce que nous déciderons collectivement d'en faire

Comment comprendre l'échec de cette contestation ? Il y a bien sûr des facteurs exogènes à prendre en compte, notamment liés à l'époque et à la société ambiante comme le remarque Alain Michel. Mais je ne m'intéresse ici qu'à ce qui pourra nous servir de leçon à l'avenir. On peut aussi penser à la pression parentale qu'a employée à son avantage le camp conservateur (comme à la réunion régionale de l'Est), ce qui nous invite à la méfiance quant à l'intrusion des parents dans les affaires du mouvement. Cela dit, l'échec est en bonne partie imputable à la contestation elle-même. Par crainte de devenir des « vieux croûtons » à leur tour (motif parfaitement louable), la plupart des contestataires ont vite cessé de s'investir dans l'association. Seulement, s'arrêter, c'était

laisser le champ libre aux adversaires, c'était priver leurs quelques élu·e·s, dont le rôle aurait pu être crucial, du soutien indispensable de la base. S'arrêter sans avoir auparavant construit une continuité militante, fabriqué du lien pérenne entre tous ceux et toutes celles qui veulent faire bouger les choses, amorcé une organisation mandataire solide, transmis enfin aux générations suivantes leur propre énergie politique -voilà ce qui fut certainement la grande erreur. Il est regrettable que la tactique de l'action "sauvage", consistant à faire sans (trop) attendre d'autorisation puis à mettre devant le fait accompli, ait ainsi été brusquement interrompue faute de support humain ; sans doute aurait-elle porté ses fruits à plus long terme. Ce qu'il aurait donc probablement fallu : l'élaboration d'une structure interne militante (c'est-à-dire à la conflictualité assumée) stable dans le temps.

En conclusion de tout ceci, voici ce que je retiens de surtout de la contestation de 74 : **nul mouvement, nulle association, n'a de nature politique figée**. En fin de compte, nos associations seront ce que nous déciderons collectivement d'en faire. À nous de jouer.

Eli Rhamba

Note : cet article a été réalisé sur la base de la lecture du chapitre 7 de *L'histoire des EI* d'Alain Michel, de la consultation des archives EEIF, et d'entretiens effectués avec des protagonistes des évènements que j'en profite pour remercier.

Une page de pub

UN FILM

En 1984, au Royaume-Uni, le gouvernement Thatcher annonce la fermeture de dizaines de puits à charbon qui assurent la subsistance de toute une communauté minière. Le syndicat des mineurs lance une grande grève nationale, mais elle est violemment réprimée par la police et harcelée par les tabloïds et s'achève par une amère défaite l'année suivante.

Pride est un film qui raconte (de façon romancée) l'histoire vraie d'un groupe d'homosexuel·le·s londonien·ne·s qui décident d'apporter leur soutien aux grévistes d'un petit village minier du Pays de Galles, jetant ainsi les bases de l'organisation Lesbians and Gays Support the Miners. Cette touchante solidarité entre deux mondes que tant de choses semblent opposer est sans doute un des plus beaux récits de convergence des luttes que j'ai pu découvrir au cinéma, je n'ai pas pu m'empêcher de frissonner au moment de la scène finale. On en ressort, je crois, avec l'idée qu'il ne faut pas avoir peur de l'incongruité apparente d'une convergence, que plus de ponts sont possibles qu'on ne le pense.

Eli Rhamba

Interview

L'INTERVIEW EXQUISE : BOULANGER À BÉCOURS

L'idée c'est d'interviewer des gens qui font des choses qui nous intéressent. Et de leur demander, à la fin, une question à poser aux personnes que l'on interviewera la fois d'après. Pour cette première, j'ai posé des questions à Armell, de la boulange du Hameau de Bécours.

Armell, qu'est-ce que tu fais dans la vie ?

Je suis militant à Rennes, autour de l'écologie et l'autonomie de classe principalement. Ça veut dire à la fois s'organiser contre des réformes ou des oppressions que subissent les classes populaires, mais aussi s'organiser matériellement pour répondre à nos besoins. Notamment je fais partie de la Pâte Mobile, un collectif qui fait du pain à prix libre, et du Réseau de Ravitaillement, qui achemine de la nourriture vers des grévistes, évènements féministes, exilé·es…

Comment en es-tu venu à faire du pain ?

C'était en 2014 avec un collectif de précaires, squatteur·ses et exilé·es. On faisait du pain chacun·e à tour de rôle, et en mutualisant on avait du pain chaque semaine. On a eu des galères de lieu, et donc pour continuer, on a construit notre propre four mobile, en 2016. C'est devenu le collectif de la Pâte Mobile.

Et du pain aux EEDF ?

C'est grâce à Germain, un copain de Rennes qui est aux éclés. Il nous a proposé de faire du pain à Bécours, pour les camps d'été. On a fait ça, c'était super chouette, alors on l'a refait. Ça fait trois étés maintenant.

Pourquoi c'était chouette ?

C'est plaisant de participer à la vie des camps et du hameau, dans une relation à la fois proche (on est au même endroit) et un peu distante (ça n'est pas nous qui faisons vivre les camps). On apporte de la nourriture et des ateliers pédagogiques, ça fait un rapport intéressant à la production et à la transmission.

La boulange de Bécours, c'est quoi ?

Bécours, c'est un hameau en Aveyron, avec 5ha de terrain campable, qui appartient aux Éclaireuses Éclaireurs de France, et accueille des camps scouts. Depuis trois étés, une équipe y fabrique sur place du pain pour fournir les camps, et proposer des ateliers avec les enfants. En 2020, un volontaire a construit un four métal dans le cadre de son service civique, pour pérenniser cette activité dans le scoutisme.

J'avais déjà fait des ateliers pain avec des enfants dans des écoles. Aux éclés, la différence, c'est que les enfants ont mangé le pain depuis plusieurs jours déjà. Ça fait qu'ils et elles ont une attention beaucoup plus forte à ce qu'il se passe pendant l'atelier. Être à Bécours, ça nous a permis de tester des choses sur comment transmettre et d'avoir des conseils.

Habituellement, tu fais du pain dans des espaces plus politisés, en tout cas de façade, que le scoutisme, non ?

Faudrait définir « politique » en fait. Souvent on dit, c'est affirmer des ennemi·es et des allié·s. Et pas que des personnes, mais aussi des idées et des pratiques. Or, quand on fait de l'éducation populaire, on affirme du positif et des choses à combattre. Donc je vois plutôt une continuité par rapport aux moments de lutte, même s'il y a effectivement des différences, notamment en termes de conflictualité avec les institutions.

Qu'est-ce que tu affirmes alors, politiquement, en faisant du pain à Bécours ?

D'abord, que c'est possible de travailler en autogestion, sans spécialistes et sans chef·fes, ce qui n'empêche pas d'avoir une démarche de transmission d'un savoir. Et que le travail n'est pas toujours un travail économique.

Ensuite, le fait de s'inscrire dans un territoire, comme le Hameau de Bécours, et se penser comme participant·e à ce qui se passe. D'y développer une forme d'autonomie matérielle.

Le pain, à notre manière en tout cas, c'est simple et appropriable. Ça demande des compétences qui s'apprennent relativement facilement, et des conditions physiques que beaucoup de gens ont. Y compris avec un handicap, souvent on peut s'organiser pour que ce soit possible.

Justement, est-ce que votre pain est particulier ?

D'abord, on fait du pain au levain avec de la farine bio. La majorité des boulanger·es utilisent des levures clonées (la levure boulangère) alors que nous on utilise les levures présentes naturellement dans le blé que l'on utilise : c'est le levain.
Souvent aujourd'hui en agriculture, y a ce truc d'avoir un outil qui va pour tout, un blé qui pousse partout. Nous on veut plutôt des choses qui s'adaptent aux terres, aux espaces. Penser la diversité et la multiplicité plutôt que le produit particulièrement efficace.

L'autre intérêt, c'est qu'on ne dépend pas de l'industrie. On a besoin de farine, d'eau et de sel. On peut s'approvisionner localement : à Bécours, on achète la farine à un moulin à vent proche, dans une filière blé avec les paysan·nes du territoire. On travaille à la main, sans machine. On fait un pain boulé ou moulé, mais pas de baguette car c'est pratique, mais très long à faire. En fait aujourd'hui, personne ne façonne des baguettes à la main : iels utilisent des machines. Nous on veut limiter l'usage des machines, donc on ne fait pas de baguettes.

C'est possible de faire beaucoup de pain comme ça ?

Dans le four de Bécours, on peut mettre 30 kg de pain en une fournée. C'est possible d'enchaîner et de faire 500 kg de pain en 24 h, soit environ le pain pour 3 500 personnes sur une journée. À Bécours, au max on a fait 300 kg en une journée, pour le rassemblement éclé Midipyrate.

Il faut se dire que ce four, il est empruntable. Le but c'est qu'il puisse servir ailleurs, notamment dans le scoutisme, en formant des personnes progressivement. On peut se lancer facilement. Au pire, on fait du pas très bon pain, mais avec la cuisson à 250 °C, y a à peu près zéro chance d'empoisonner des gens.

Ce four est relié à l'Internationale Boulangère Mobile, tu peux en parler ?

C'est un réseau lancé en 2017, le lendemain de la fête pour l'abandon de l'aéroport à Notre Dame des Landes. On était plusieurs collectifs de boulange présents sur la ZAD ce jour-là, et on a décidé de créer un réseau de solidarité et de soutien. Par exemple, aller ensemble produire des tonnes de pain pour un camp de lutte contre une mine de charbon en Allemagne. On se prête les fours et c'est aussi un espace de formation entre nous. Par exemple là, on monte une école autogérée pour aider des gens à passer le CAP de boulanger·e en candidat·e libre, en apprenant nos manières artisanales de faire du pain, et pas uniquement à savoir utiliser des machines.

Propos recueillis par Maud

Toutes les infos sur la boulange mobile, le réseau scout d'intervention boulangère et l'emprunt du four : https://galilee.eedf.fr/wp/leclanpain/

La prochaine fois on aimerait interviewer… quelqu'un·e de l'association Intermedes Robinson !

On peut mieux faire

ETHYLO-BLUES

Témoignage sur l'alcool en camp

J'ai un penchant pour l'alcool. J'aime boire. Je suis toujours là pour un verre. Après chaque réunion scoute on va prendre un verre. Ou deux. Le camp arrive. On remplit le dossier de camp autour d'une bière : *« oui, oui, pas d'alcool pendant le camp »*. On est tous d'accord. Pas la moindre hésitation sur cette question. On est tous d'accord. Une exception, on ajoute « alcool pour cuisiner ».

Pré-camp : un des chefs a acheté du vin local, goûtons donc le terroir, les jeunes n'arrivent qu'après demain. Trois bouteilles sont achetées pour cuisiner, *« du vin blanc pour faire revenir les oignions, c'est pas mauvais »*. On est tous d'accord. Au cinquième, une de ces bouteilles se retrouve sur la table. Je dirige le camp, je dis c'est seulement pour la cuisine ; tout va bien *« c'était pour rigoler »*. On s'entend très bien en maîtrise, on rigole, on se voit souvent, on est potes, on est taquins. On dîne au restau pendant l'explo, on boit pendant le repas. Je conduis, je ne bois pas. Ça ne me dérange pas que le reste de la maîtrise prenne quelques verres. Je m'en amuse un peu, on est hors du camp, dans un hors temps sans jeunes. Dernières courses, l'intendant revient avec deux bouteilles de « blanc du terroir ». Je ne me pose pas vraiment de questions.

On prépare la dernière veillée. J'apprends que les bouteilles sont là pour faire la fameuse et traditionnelle sangria de fin de camp. On n'est pas d'accord. Je ne suis pas d'accord. On décide tout en maîtrise, il n'y a que moi qui m'oppose à cette tradition. Je dirige le camp, je peux m'imposer. Je n'y parviens pas. L'empressement et la mise en œuvre de ce projet me surprennent. Je ne parviens pas à l'interdire. On fait la sangria de fin de camp. Mes jeunes sont initiés à l'alcool par leurs chefs. Je ne suis pas d'accord. *« Ce n'est qu'un verre, c'est chauffé »*, mais pour plusieurs c'est une première fois. On boit une sangria avec nos jeunes sous ma responsabilité. Je ne suis pas d'accord. Je finis mon verre. Goût amer. Je rentre chez moi. Je ne comprends pas.

On boit trop et trop souvent. On le sait et on s'en amuse ironiquement.

On baigne dans l'alcool au quotidien. On boit trop et trop souvent. On le sait et on s'en amuse ironiquement. On réfléchit à notre consommation. On discute les préjugés. On revient sur nos erreurs. On se livre à l'introspection. On remet en question les traditions. On veut le meilleur pour nos jeunes. On pense à leur autonomie. On réfléchit à leurs interactions. On élabore avec eux des projets judicieux. On suit les lignes directrices d'une pédagogie. On a la confiance de leurs parents et de l'association. Et pourtant on les fait boire. Et pourtant je les ai fait boire.

Richard

L'oreille qui traine

"Lénine a dit : le communisme c'est les soviets et la 5G

"Lutte Ouvrière c'est les témoins de Jéhovah de la gauche"

" - Dans notre groupe éclé, on a un respo catho qui a fait bénir son foulard par le pape.
- Ah oui mais l'inconvénient c'est que tu peux plus t'en servir comme torchon après"

" C'est pas du vol, c'est de la recup anticipée."

Pratiques pédagogiques

"C'EST PAS JUSTE !"

Quand ça se passe mal, comment gérer les conflits et/ou faire justice en camp ?

En début de camp on prend souvent le temps de créer une charte, un ensemble de règles décidées en commun pour le respect et l'épanouissement de toustes. Cependant l'application de la charte est limitée et se cantonne souvent à des rappels à l'ordre fréquents de la part de la maîtrise, y compris lors de conflits. Ces rappels à l'ordre, bien que souvent suffisants ne permettent pas de gérer tous les problèmes.

BON MAINTENANT TU DIS PARDON. SOLUTION OU HYPOCRISIE ?

Il arrive aussi très souvent que, par solution de facilité ou par manque de temps, on ne cherche pas à résoudre les conflits plus avant que de faire s'excuser les jeunes impliqués dans ceux-ci. Comme si cet acte de se dire pardon mutuellement sous l'ordre d'un adulte résolvait quoi que ce soit. Comme si cet ordre ne représentait pas potentiellement une injustice supplémentaire pour l'enfant qui peut s'être légitimement défendu ou une source d'incompréhension et par là même de violence pour le jeune qui ne comprend pas nécessairement le tort causé.

Il y a donc une absence de prise en compte de la justice en camps. C'est presque un impensé !
Je crois que c'est un problème et que la justice devrait être au minimum réfléchie par la maîtrise si elle n'est pas construite ensemble avec les jeunes au moment de l'écriture de la charte ou dans sa continuité.

LE CAMP, UNE SOCIÉTÉ MINIATURE OÙ LA JUSTICE EST NÉCESSAIRE ?

Le camp, c'est d'abord une communauté d'humains vivant ensemble selon des règles établies, et donc une société. Et comme dans chaque communauté humaine, il y a des conflits et des violences. Celles-ci peuvent être plus ou moins importantes et plus ou moins violentes, et peuvent s'entretenir. Notamment parce qu'une réponse assez spontanée à la violence est la violence : on a toustes déjà vu deux jeunes se blesser mutuellement, faire mine de s'excuser et recommencer dès qu'on a le dos tourné jusqu'à la fin du camp !

Le camp c'est une mini société qui se forme temporairement à partir de et dans une société préexistante. Le camp n'est donc pas exempt des habitudes, préjugés, inégalités, discriminations et violences de la société et réciproquement dans la société la vie des personnes présentes sur le camp sera influencée par leur vie en camp. Et il peut aussi y avoir des violences et discriminations spécifiques à ce lieu qui peuvent apparaître dans un camp.

Dans tous les cas, ne pas répondre aux violences, quelles que soient leur forme, c'est laisser se perpétuer les cycles de violences et les relations de dominations qui peuvent émerger. Et même quand les violences s'arrêtent, ce qui est le cas le plus courant, la blessure reste pour la victime, n'ayant pas l'occasion de guérir ou au moins d'être reconnue. Et c'est d'autant plus grave que parfois si on prenait le temps de répondre aux violences, on se rendrait compte que des incidents en apparence isolés ne le sont pas.

Il y a une absence de prise en compte de la justice en camps. C'est presque un impensé !

Ne pas faire justice, c'est donc ne pas protéger les jeunes (et parfois les chefs) et manquer au moins partiellement à donner un cadre sécurisant et permettant de s'épanouir à chacun·e.

Ne pas faire justice, c'est aussi ne pas remplir notre rôle d'éducation. C'est ne pas permettre aux enfants de respecter et d'écouter les autres et se respecter eux. C'est aussi transmettre aux victimes comme aux auteurs des violences, quelles qu'elles soient, que la violence est normale, qu'on ne peut attendre des auteurs que des excuses pour la forme et que la justice n'est pas due aux victimes. C'est donc laisser apprendre à des enfants que les violences à leur égard sont normales. Et je ne sais pas lequel des deux aspects est le pire.

UNE JUSTICE NÉCESSAIRE, OUI MAIS COMMENT ?

Pour y répondre il faut à mon avis se poser plusieurs questions : *À quoi sert la justice ? Qui concerne-t-elle ? Qui s'en occupe ?*
Je ne vais donc que donner les pistes/réflexions que j'ai là-dessus. Mais ma conception de la justice n'est pas universelle et c'est à tout un chacun et idéalement avec les jeunes d'en discuter et d'y réfléchir

• À quoi sert la justice ?
- À briser les cycles de violence, éviter que le mal se perpétue à l'infini, à revenir à un état stable, même s'il ne sera jamais l'état d'avant les violences. À avancer.
- À reconnaître les victimes, leurs souffrances, à les réparer et idéalement à fournir un espace de guérison. Aussi à faire que ce ne soit pas elles qui aient le poids de la violence sur leurs épaules.
- À éviter que ces violences ne se reproduisent. À prévenir les prochaines. Collectivement, comprendre ce qui a pu leur permettre d'émerger et de sévir, et individuellement, apprendre, changer et ne pas refaire.

• Qui concerne la justice ?
-En premier lieu, tout le monde qui peut être impliqué dans un conflit : les jeunes, les chef·taines et les personnes invitées. Elle concerne aussi tout rapport entre personnes (donc y compris entre jeunes et chef·taines).
-Plus précisément en cas de conflit ou de violence, les personnes impliquées directement (parties d'un conflit, victimes et auteurs de violences), mais, dans une moindre mesure les témoins et enfin tout le camp en tant que société.

• Qui s'en occupe ?
Je pense que c'est à définir selon l'âge des jeunes (ce n'est pas la même chose avec des jeunes de 16 ans qu'avec des jeunes de 10 ans), selon ce qu'on décide de faire dans le projet pédagogique, et idéalement en en discutant avec les jeunes. Cependant je pense aussi que dans la mesure où les chef·taines sont responsables c'est à elleux de veiller à ce qu'une justice ait lieu et à sa justesse. Je pense aussi que dans tous les cas gérables sur un camp sans aide extérieure ou presque, la justice relèvera surtout de la médiation.
Enfin il me paraît évident que les personnes faisant en sorte que la justice ait lieu soient extérieures au conflit tant que c'est possible.

BON MAINTENANT QU'ON A DIT TOUT ÇA, ON CHOISIT QUEL MODÈLE DE JUSTICE ?

Clairement, si on cherche comme moi dans la justice à remplir les 3 objectifs que j'ai énoncé plus haut, la justice punitive n'a aucun intérêt, elle est violente pour les auteurs des violences, qui vraisemblablement la rejettent et ne se remettent pas en question donc continuent. Elle rejette toute la faute sur eux, là encore on n'évolue pas collectivement pour éviter les problèmes et je peux vous dire que parfois, il suffit d'une personne témoin qui désamorce pour éviter de pires violences. Elle favorise la solidarité avec les auteurs des violences et le fait de considérer que dire la violence c'est de la délation ou être une balance. Et tout aussi grave, cela n'apporte aucune forme de réparation et de reconnaissance réelle de la victime qui pourrait même ne pas vouloir de ça et donc ne pas demander d'aide ou être exclue par les ami·es possiblement commun·es de l'auteur des violences. Cette forme de justice acte de la cassure, force à prendre position et n'invite aucunement à retrouver une paix durable, en plus de n'avoir aucun intérêt éducatif.

MAIS ALORS ON FAIT QUOI ? JUSTE DEMANDER UN PARDON NE SUFFIT PAS ET N'A AUCUN EFFET, ET PUNIR AJOUTE DU MAL À DU MAL.

Certains vous diront de sanctionner, de donner une tâche à faire permettant de réparer le mal commis. C'est certainement

une meilleure solution que les deux déjà évoquées. Elle favorise la compréhension du problème et induit une vraie réparation et reconnaît vraiment la blessure infligée. Mais cette solution n'est pas applicable à tout problème et est sûrement plus adaptée aux dégradations communes qu'à la résolution de violences personnelles. Et surtout elle oublie quand même beaucoup la reconstruction, pas forcément à l'identique, des relations dans la communauté et l'aspect psychologique du conflit ou des blessures. Cette solution est aussi totalement inefficace dans les cas de conflits relativement équilibrés.

Je propose donc de construire une justice en camp basée sur la justice restauratrice voire transformatrice :

La justice restauratrice fonctionne aussi sur la réparation, comme la sanction, elle peut être plus interpersonnelle, mais intègre une partie toute aussi importante de médiation et de dialogue, avec un temps d'excuse.

Vous pourriez me dire que ce n'est que combiner les excuses que j'ai dévalorisées précédemment dans l'article et la sanction que j'ai moins vivement critiquée. Ce n'est pas le cas, d'une part parce qu'elle implique un temps de dialogue avec médiation entre les parties, donc où la victime peut demander à l'auteurice de violences ses raisons, pourquoi iel les a faites, et l'auteurice peut ellui se questionner dessus et sur la réception des violences par les victimes. Ainsi le temps des excuses est vrai et non pour obéir, la victime est réellement écoutée et le processus de guérison peut être enclenché. Aussi, la réflexion par rapport aux actions étant réelle, les chances que l'apprentissage et la compréhension des problèmes aient lieu sont importantes de la part des personnes impliquées.

La justice transformatrice diffère car elle implique aussi une réflexion et en conséquence des changements sur la société qui a permis à la violence d'émerger. Elle a donc un rôle de prévention plus fort et surtout redonne par la réflexion du pouvoir aux témoins éventuels qui peuvent donc agir et éviter les violences.

Enfin je pense que cette justice est plus facile à comprendre de la part des jeunes, car ses objectifs sont plus clairs que ceux de la punition. Et aussi qu'expérimenter une autre justice dans un environnement globalement protégé permet de donner des pistes pour le reste de la vie en société aux jeunes et aux cheft·aines, que ce soit dans la résolution de conflit ou pas. Et que cela ne peut qu'être bénéfique au niveau tant individuel que collectif dans une société où on évacue souvent de la justice la reconstruction des victimes.

Ner

Pour approfondir et mieux découvrir ces formes de justices en comparaison avec la justice punitive:
-Je vous invite à lire le long et excellent dossier de hacking social : https://www.hacking-social.com/2020/11/22/une-autre-facon-de-faire-justice-la-justice-restauratrice-et-transformatrice/
-J'ai également créé une activité à destination des 8-11 ans pour réfléchir sur la résolution de conflit, le rôle des excuses et du pardon. Cette activité devrait être disponible comme ressource sur le site de L'Allume-Feu.
Si cette réflexion vous inspire des activités, n'hésitez pas à nous en faire part dans le courrier (on pourrait les publier).
Et pourquoi pas faire une activité de réflexion sur la justice avec les jeunes plus âgés ?

Si toi aussi, tu veux partager tes réflexions

tu peux écrire et dessiner dans le journal !

Envoie ta contribution avant le 17 mai
à allume-feu@tila.im ou dépose-là sur https://allume-feu.tila.im

Un pied dans l'anarchie

BEST-OF DES IMAGINAIRES DE GAUCHISTES

Radicalisation & déguisements

Dans l'Allume-feu, et dans nos pratiques de scout·es et d'éclaireur·euses anarchisant·es, on essaye d'être subtil·e, de ne pas être dans l'embrigadement, comme vous avez pu le lire dans certains de nos articles. Et puis parfois il faut préparer un imaginaire, et là souvent, on se lâche un peu. Marre des chevaliers, des romains et des cow-boys, place aux communautés autogérées et aux industriels maléfiques dans un florilège d'imaginaires collectés parmi des scout·es et éclaireur·euses gauchistes.

Par soucis d'anonymat, les contributeur·ices seront représenté·es par d'éminent·es révolutionnaires.

Thomas Sankara

Nous c'était un rassemblement de confréries au Moyen-Âge. Du coup je suis partie sur : le Seigneur veut faire passer un impôt et il utilise les confréries comme distraction, en plus il ne les aime pas car dans cet univers les confréries acceptent tout le monde et chacun·e est égal·e, ce dont il se méfie en cas de révolte. Donc on aide les habitants et à la fin le Seigneur est obligé de négocier et d'accepter de donner de l'autonomie au village et de les inclure dans ses décisions les concernant.

Sur un rassemblement l'an dernier, y a eu ça : le président de la communauté de communes vient annoncer la découverte d'un nouveau minerai dans la forêt. Une mine d'extraction va donc y être construite, rasant globalement la forêt. Son discours est interrompu par des activistes, qui coupent le courant et emmènent tout le monde dans une semaine de formation et de réflexion, on a même eu des ateliers de techniques de résistance non violente en manif ! À la fin, les jeunes sont invité·es à choisir entre 3 options : la voie judiciaire, les actions de désobéissance civile ou l'installation d'une ZAD.

Noe Itō

On a aussi eu un terrible promoteur voulait construire un centre commercial là où une louve, sa copine et sa meute vivent. Une résistance composée d'enfants de 6 à 8 ans s'est donc constituée pour les sauver !

Buenaventura Durruti

Nous on a eu la bataille contre la secte *Pétroleum* une année, c'était clairement pas mal !

Notre camp, c'était un petit village Gaulois qui devait lutter contre la fonte des menhirs, ce qui rendait très triste Obélix. Au début, ils pensent que c'est les romains mais en réalité… c'est Industrichimix ! Un méchant qui fait fondre les menhirs (et oui, le problème, c'est pas les étrangers mais les industries). Pour le vaincre, ils rassemblent les 7 menhirs de l'écologie (Respect, Paix, Cohésion, Énergie, Connaissance, Tri, Engagement) et parviennent à sauver les menhirs.

Audre Lorde

Murray Bookchin

Trop envie de vous raconter comment nos jeunes ont empêché un promoteur immobilier de transformer un fort Vauban en complexe d'Aquabike !

Aha ! Nous on a cherché à combattre Pesticidouil avec Bob, la fermière en permaculture (et ses potes carotte, abeille, fleur et tortue) avant de trouver comment le convaincre pour qu'il passe au bio.

Kropotkine

Emma Goldman

Notre imaginaire se déroulait en 1312, dans le Béguinage de Kerjust, une communauté de femmes située dans le Duché de Bretagne. Il est dirigé par Jean III, seigneur très agacé par les béguines, avec leur savoir médicinale et leur autonomie : elles menacent son autorité et ses médecins officiels ! C'est pour cela qu'il décide de les priver du manuscrit, élément central de la formation des Béguines, et de l'utiliser pour former ses médecins et prêtres. Son objectif est ainsi de les priver de la sympathie des habitants et de pouvoir détruire la communauté.

Pratiques pédagogiques

ÉDUQUER AU NUMÉRIQUE...

... qu'ils disaient. Adapter nos propositions éducatives au monde moderne, oui, mais faut-il aussi être acteurs de l'éducation au numérique ? Pas si sûr.

Notre époque est flippante à bien des égards – catastrophe écologique, apathie démocratique, menace sécuritaire – et le scoutisme, en tant que mouvement d'éducation populaire, a bien des choses à apporter à nos sociétés pour faire face à ces enjeux. Bien sûr, les discours du national sont souvent particulièrement mous et pas à la hauteur de l'enjeu. Mais il arrive aussi que le national (dans le cas de cet article, je parle des Scouts et Guides de France) se saisisse d'un sujet avec un volontarisme mal placé....

LE SCOUTISME N'EST CERTES PAS UNE FORTERESSE

Les mouvements réformés (~ le Scoutisme Français) ont globalement le souci de proposer aux enfants et jeunes des activités adaptées aux enjeux actuels : quel serait le sens de vivre un scoutisme « hors du monde » ? Une expérience forteresse contre la modernité où les jeunes vivraient selon les idéaux d'un temps révolu ? Les chef-taine-s seraient alors des adultes soucieux de leur offrir un dernier sas avant la cruelle réalité qui les attend ? Bof... Donc, oui, c'est une bonne idée d'adapter les intuitions centenaires du scoutisme face au monde contemporain. Mais, il y a un mais. Unpopular opinion : sur la question du numérique, je crois que les Scouts et Guides de France font fausse route.

IL Y A UN PROBLÈME AVEC LE NUMÉRIQUE ET INTERNET MAIS ...

Le constat est le bon : l'explosion de l'usage des outils numériques, le temps croissant passé derrière les ordis, tablettes et surtout smartphones, l'accès illimité à un internet gigantesque, tout cela représente une donnée nouvelle, et tout cela présente des risques avérés pour les enfants. La proposition, par contre, me semble passer à côté de sa cible.

Face à ces risques divers, il faudrait « *éduquer au numérique* » : « *il s'agit pour les éducateurs de veiller à les accompagner dans un usage équilibré dès le plus jeune âge* ». La question du numérique et de l'usage des réseaux sociaux était d'ailleurs au cœur du rassemblement des 11-14 ans de 2019, « Connecte ! ». L'imaginaire du rassemblement était globalement construit autour des réseaux sociaux et des nouveaux usages du numérique. L'objectif : apprendre à « *trier les informations, trouver des sources fiables, comprendre la fabrication d'une information* » et « *faire des choix et assumer leur image vis à vis des autres* ».

Il n'y a aucune considération éthique dans les algorithmes

Certes, l'enjeu est de taille. Sur les infox, on sait bien qu'internet démultiplie la diffusion virale des rumeurs et autres saletés cognitives. Par ailleurs, de plus en plus de chercheur-se-s alertent quant à l'impact que peuvent avoir les réseaux sociaux sur l'estime de soi des adolescent-e-s[1].

Pourquoi les SGDF font fausse route ? Selon moi, le mouvement pèche par naïveté.

ON NE LUTTE PAS CONTRE LES GAFAM AVEC DE L'EDUCATION ET UN "BON USAGE"

L'idée qui sous-tend l'éducation au numérique sauce SGDF, c'est que, bien utilisés, les réseaux sociaux ont un intérêt pour les jeunes. Il y a quelque chose d'intuitif là-dedans : il est devenu si facile d'entretenir des relations avec des personnes vivant loin, par exemple Bidule, qui habite au Pays-basque, rencontrée lors d'un camp jumelé... On a accès à tellement d'informations - impossibles à avoir avant, n'est-ce pas génial ?

1. Cela concerne à mon avis toutes les personnes en quête de statut social, peu importe leur âge...

Mais soyons sérieux deux minutes : le modèle économique des géants du web, et des exploitants des réseaux sociaux[2] en particulier, ne consiste pas à permettre de maintenir des relations de qualité à distance, ne consiste pas à offrir des expériences vraiment enrichissantes. Non. Ils vendent de la pub, ils veulent un public captif qui leur donne des données, et ils aménagent leur offre uniquement en fonction de ces critères. Il n'y a aucune considération éthique dans les algorithmes, aucune neutralité possible dans les usages. Les réseaux sociaux actuels sont conçus pour créer de la dépendance, entretenir les biais cognitifs, ne pas déranger les utilisateur-rice-s.

Et la meilleure chose qu'on puisse faire à ce propos pour les jeunes, c'est soit leur faire comprendre cela, soit les préserver de l'emprise flippante que les exploitants exercent consciemment sur tous leurs usagers. (Et je ne m'exclus pas des personnes à protéger d'ailleurs.)

LE NUMERIQUE N'EST PLUS UN OUTIL D'EMANCIPATION CONVIVIALE

Aujourd'hui, qui croit encore que la Technique permet aux êtres humains d'être de meilleures personnes ? Ivan Illich, un des pères de l'écologie politique, a bien cru, à un moment, qu'on pourrait détruire le système scolaire pour permettre aux enfants de s'éduquer sans institution, en s'appuyant sur les nouvelles techniques de communication. Mais imaginait-il la puissance qu'a prise le numérique aujourd'hui ? Que reste-t-il de convivial, au sens d'Illich encore, dans notre expérience numérique ?

2. Si on osait, on dirait les « FIST » : Facebook, Insta, Snapchat, Tiktok, etc.

L'utopie libriste et des fondateurs d'internet est bien morte et enterrée. Plus personne ne peut prétendre maîtriser, réellement, les outils numériques, c'est à dire comprendre leur fonctionnement de A à Z, les réparer, les adapter, les limiter. Les puissances de calcul et les capacités de transfert de données ont atteint des stades inimaginables, bien au-delà de ce qu'une personne peut maîtriser. Le numérique fait système, et nous nous plions à ce système, bien plus que l'inverse. L'éducation au numérique, aujourd'hui, ça veut surtout dire apprendre à se conformer à la numérisation du monde. Incorporer l'idéologie technicienne : efficacité, dématérialisation, optimisation, surveillance.

LA MEILLEURE EDUCATION AU NUMERIQUE, C'EST LA DESINTOXICATION

À ce titre, il est éloquent de lire que de nombreux cadres de l'industrie high-tech, dans la Silicon Valley, font tout pour « *protéger* » leurs enfants des écrans. En espérant qu'adultes, ils seront mieux outillés que les autres enfants. Autres enfants qui seront eux exposés très tôt aux écrans, soit par des parents techno-enthousiastes ou simplement trop fatigués, soit par un système scolaire qui veut « *éduquer au numérique* » et avec le numérique.

Oui, c'est possible de vivre sans tout un tas de choses qu'on nous dit indispensables

C'est une des constantes de l'expérience scoute : la vie « dans la nature », sobre, la débrouillardise, l'apprentissage d'une forme d'autonomie (pas comme dans « voiture autonome »). Quand j'étais jeune, ce retrait du confort urbain était déjà un luxe. Dans mes expériences d'animation, j'ai souvent

L'oreille qui traine

" J'ai de plus en plus tendance à penser qu'en matière de stratégie politique tous les coups ou presque sont permis. Enfin presque. Je suis pas encore un nihiliste russe non plus."

" les 3 devoirs de la loi scoute, on dirait un peu les trois piliers de la permaculture"

" Le dieu du veganisme est miséricordieux, lui "

" Moi j'aime pas les gauchistes."

ressenti que la déconnexion forcée était aussi vécue comme un luxe, certes avec un peu plus d'ambivalence : OK pour la déconnexion, mais que vont penser mes copines-copains de mon manque de réactivité sur Snap ?

Je crois donc que la meilleure éducation au numérique, c'est une éducation sans numérique. C'est offrir des espaces de répit, des espaces choisis autant que possible, loin des écrans, loin de l'impérialisme numérique et du trop-plein d'information, loin des GAFAM et leur monde. C'est dans ces espaces que se déploie réellement l'autonomie, que se déploie le sens du collectif. C'est dans ces espaces que nous goûtons à une existence libérée de tout un tas d'impératifs productivistes, libérée des mécanismes de concurrence entre individus, libérée des injonctions consuméristes. Bref, nous faisons l'expérience d'un début de libération : oui, c'est possible de vivre sans tout un tas de choses qu'on nous dit indispensables. Oui, c'est possible de vivre décablé-e[3]. Ces espaces sont de plus en plus difficiles à trouver, impossibles même. Le numérique est devenu notre milieu, la matrice par laquelle nous construisons nos relations. Est-ce cela la liberté à laquelle nous voulons faire accéder les jeunes ? Moi pas, alors décontaminons nos activités scoutes…

Sauf quand la situation sanitaire ne nous autorise pas grand-chose d'autre !

Toulouse

3. https://lesdecables.frama.site/

Y a de la place

LES POINTS À RELIER

points de tous pays unissez-vous

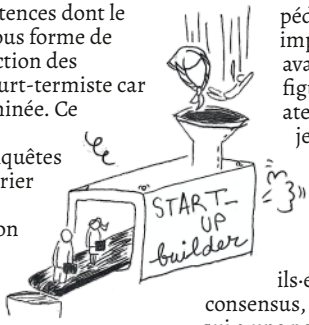
Pratiques pédagogiques

EN FINIR AVEC LA HIÉRARCHIE DANS LES PROJETS

Un nécessaire retour aux sources

À croire Franck Lepage à la fin de ses conférences gesticulées sur l'éducation (Incultures 1 et 2 disponibles sur YouTube), le nouvel ennemi c'est le projet (le mot, ce qu'il évoque, sa structure, son fonctionnement) car il recrée, sans le dire, une hiérarchie entre les personnes notamment avec la figure du "*chef de projet*". Ainsi, dans le monde de l'entreprise, le·a salarié·e met sa force de transformation et de production au service d'un projet accompagné·e d'un·e chef·fe qui gère à la fois le planning, la cohésion et l'atteinte des objectifs.

Le recrutement des "*collaborateur·rice·s*" s'articule autour des compétences dont le projet a besoin, le salaire (sous forme de prime) peut fluctuer en fonction des objectifs dans une vision court-termiste car le projet a une durée déterminée. Ce management, entre autres, continue de détruire les conquêtes sociales du mouvement ouvrier du début du XXème siècle (journée de 8h, augmentation du salaire, congés payés…).



LES JEUNES : DE FUTUR·ES ENTREPRENEUR·EUSES ?

Pour faciliter la passerelle entre le monde de l'éducation et le monde de l'entreprise nous avons la pédagogie de projet en trois étapes : Choisir, Produire, Faire le bilan, qui prépare le·a jeune à retrouver les codes et fonctionnements présents dans les deux univers. Ainsi l'éducation formelle et informelle, institutionnelle ou associative, utilise et adapte cette pédagogie afin de former à la fois les futur·e·s "*chef·fe·s de projet*" et "*collaborateur·rice·s*" en valorisant les compétences acquises (Outil « Valorise-toi » chez les Scouts et Guides de France).

On peut même constater une évolution notable des rôles des jeunes dans la pédagogie des Pionniers-Caravelles des Scouts et Guides de France (14-17 ans) dans laquelle le chef d'équipe fut un rôle aussi important que les autres puis très hégémonique et mis en valeur lors du rassemblement You're Up et enfin unique avec le chef de projet (organisation) et le chef d'équipe (cohésion), seuls rôles à distribuer actuellement.

LES CHEF·FES NE SONT PAS NECESSAIRES

Et pourtant au départ de la pédagogie de projet il n'y a pas de chef, pas de hiérarchie. En effet, Paul Robin, éducationniste-réalisateur (anarchiste) a mis en place dans l'orphelinat de Cempuis la pédagogie de projet autour d'une imprimerie de 1882 à 1890 (42 ans avant Célestin Freinet qui en fit une figure centrale de sa pédagogie). Cet atelier d'imprimerie est ouvert aux jeunes à partir de 7 ans ; ils·elles apprennent la sténographie, la rédaction, la mise en page et l'édition du Bulletin de l'orphelinat. Le tout sans hiérarchie entre eux·elles, ils·elles décident ensemble au consensus, accompagné·e·s par le "*maître*" qui a une posture uniquement de facilitateur. Ils·elles choisissent, produisent et analysent leur produit et recommencent, la liberté est totale et l'apprentissage présent. Ce qui est en cause n'est pas la figure du projet, ni la pédagogie qui y est associée mais bien la présence ou non de hiérarchie à l'intérieur. Pour vous donner un exemple plus d'actualité, l'Allume-Feu lui-même fonctionne sur des principes libertaires sur l'ensemble de son processus de production et ça marche, qu'attendons-nous alors pour bannir les figures de "*chef*" qui limitent l'expression et la délibération des jeunes ? Sommes-nous là pour préparer les jeunes au monde de l'entreprise ?

Mama

Actu

EST-CE QUE ÇA EXISTE(RA)...

... la majorité sexuelle ?

En ce moment, en France, on débat de savoir s'il faut mettre dans la loi un seuil d'âge (13 ans ? 15 ans?) en dessous duquel on considère qu'une personne mineure ne peut pas consentir à une relation sexuelle avec un·e adulte. L'idée est de mieux lutter contre les violences sexuelles faites aux enfants en modifiant la loi, pour pouvoir qualifier pénalement plus facilement une telle relation de viol et donc d'augmenter la peine encourue par l'agresseur.

#COMMENTFAITONPOURQUELESHOMMES CESSENTDEVIOLER ?

Les féministes ne sont pas toutes d'accord à ce sujet*. Ca peut sembler étrange au premier abord, mais pour certaines (dont je fais partie), le fait de durcir aujourd'hui la loi pénale n'est pas une garantie de mieux lutter contre les violences sexuelles. Les principaux arguments sont :

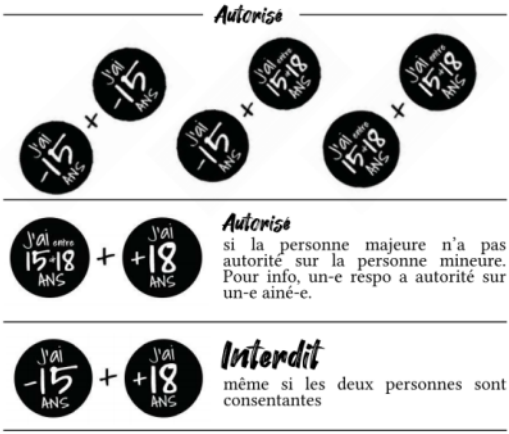
- que l'enjeu premier est celui de la prévention, de la formation et des moyens des acteur·ices de la justice, de la santé et du social pour accueillir les victimes et appliquer correctement la loi existante. Mais ca coûte bien plus d'argent, et c'est moins facile de mobiliser là-dessus.

- que ça n'est pas simple de voter une telle loi sans nuire à l'idée que les jeunes ont le droit et la capacité d'avoir une vie sexuelle consentie (et donc aussi le droit d'accéder à la contraception et à l'avortement).

Car oui, à ce jour, ça reste souvent nécessaire de rappeler que les capotes dans la malle infirmerie des 11-15 ans, ça n'est pas « *de l'incitation* » (#inspectionJS), et que non, c'est pas interdit d'avoir des relations sexuelles avant 15 ans (#FormateuriceFormeToi)

LA MAJORITE SEXUELLE N'EXISTE PAS

Aujourd'hui, en France, il n'existe pas de « majorité sexuelle », au sens où la loi ne fixe pas l'âge à partir duquel une personne a le droit d'avoir des relations sexuelles.
La loi définit les relations sexuelles qui sont interdites. Plus exactement, elle dit « si vous faites ça, alors la peine c'est tant ». 15 ans est un seuil qui permet de différencier avec qui on peut légalement avoir des relations sexuelles consenties. Voyons le détail :



Les mineur·es ont donc le droit à une vie sexuelle. Mais les majeur·es n'ont pas le droit d'avoir des relations sexuelles avec certain·es mineur·es. Pour être claire : c'est la personne majeure à qui l'interdit est posé, et qui peut être condamnée.

Enfin, petit rappel toujours utile : **toutes les relations non consenties sont interdites, quel que soit l'âge.**

Maud

* lire par exemple les différentes positions de Prendre le droit, celle du Planning familial, celle du collectif féministe contre le viol, celle de Caroline De Haas et Madeline Da Silva, celle du Haut Conseil à l'Egalité F/H

Pratico-Patrick

LE THEATRE-FORUM

ou théâtre de l'opprimé

C'EST QUOI ?

Le concept est né au Brésil, dans les années 60, grâce à un militant de l'éducation populaire : Augusto Boal. Le principe est simple : une saynète est jouée par un petit groupe de comédien.nes devant un public, elle contient une situation d'agression, d'oppression. Ensuite, les comédien.nes la rejouent mais cette fois le public peut intervenir et prendre la place de la victime ou d'un.e témoin (jamais l'agresseur). Il peut y avoir plusieurs interventions. Après toutes les interventions, il y a un temps de discussion avec tout le monde. L'idée est de réfléchir à comment réagir quand on est témoin ou victime d'une situation d'oppression.

COMMENT J'ORGANISE ÇA EN CAMP ?

Concrètement, on prend une partie de l'unité (une dizaine d'enfants max) et on leur explique le principe. Il n'est pas du tout nécessaire d'avoir des bases de théâtres : comme toujours dans l'éducation populaire, il vaut mieux que ce soit fait par nous que bien fait. Cela vaut le coup d'essayer d'utiliser autant que faire se peut des situations réelles, déjà vécues par les jeunes. Sinon, on peut en ajouter soi-même déjà préparées. Il faut compter tout de même une demi-heure au moins d'entraînement par saynète pour qu'ils et elles la maîtrisent bien. Ne pas oublier d'avoir des témoins dans la saynète : ils sont passifs dans le premier passage mais leur rôle peut être pris par quelqu'un du public. Il faut garder en tête que les réactions des personnes du public seront inattendues (et c'est tant mieux !) et donc essayer de les anticiper en préparant avec les comédien.nes les différentes issues et interventions envisagées.

Ensuite, lors d'une veillée par exemple, on présente au reste de l'unité les saynètes. Il est très important de bien rappeler quelques principes : on ne peut intervenir que pour prendre la place de la victime ou d'un témoin et surtout on doit agir de façon réaliste.

Le théâtre-forum fonctionne dès 6 ans et c'est un excellent outil pour sensibiliser les jeunes à différents sujets mais aussi à agir. L'objectif n'est pas de transmettre une ligne de conduite précise et exhaustive mais de leur donner envie d'agir face à l'oppression.

Rossignol

On se pose des questions

PROTÉGEONS LES ENFANTS

TW : inceste, violences sexuelles, violences physiques

Ces derniers temps, il y a eu beaucoup de bruit autour de l'inceste et des violences faites aux mineur·es, notamment grâce à la publication du livre de Camille Kouchner (La Familia Grande – témoignant des gestes incestueux commis par Olivier Duhamel sur le frère de Camille).

Cela nous a mis la puce à l'oreille en tant qu'éducateur·ices : comment pouvons-nous détecter et/ou prévenir ces actes ? Quel rôle avons-nous à jouer pour protéger les jeunes que nous encadrons ?

Nous nous sommes réuni·es en visio afin d'en discuter et l'un d'entre nous a présenté les différentes façons de prévenir, détecter et signaler les violences (physiques et sexuelles) faites aux mineur·es.

Y AVAIT-ON DEJA REFLECHI ?

Nous n'y avions pas vraiment été confronté en fait. Pendant nos formations nous étions éveillé·es au sujet mais rares sont celleux qui ont eu à gérer des situations où des jeunes ont confié·es être victimes de violences. Nous faisions cependant attention à respecter nous-mêmes l'intimité des jeunes, étant donné que nous sommes des adultes interagissant avec des mineur·es.

Nous sommes aussi conscient·es que les actes sexuels sur les mineur·es sont malheureusement des choses qui reviennent dans le scoutisme comme le témoignent notamment les affaires qui ont eu lieu aux États-Unis ou encore à Lyon[1].

[1] *Scouts américains* : https://www.rtl.fr/actu/international/agressions-sexuelles-les-scouts-americains-deposent-le-bilan-7800114355
Affaire Preynat / Lyon : https://fr.wikipedia.org/wiki/Affaire_Bernard_Preynat

PREVENIR

Parmi les besoins fondamentaux de l'enfant, le cadre sécurisant qu'on lui accorde permettra à la parole d'émerger : on fait alors prendre conscience au jeune des interdits et qu'on est là pour l'écouter, on est un·e interlocuteur·ice à qui iel peut se confier.

Nous devons nous méfier des traditions et autres sources de violences physiques/psychologiques dans nos activités. Iels ont confiance en nous et c'est notre responsabilité de ne pas en abuser.

REPERER

On a donc parlé des agressions physiques (violences allant parfois jusqu'au décès), des violences sexuelles ainsi que des violences psychologiques. Beaucoup de signaux peuvent alerter, évidents ou non, et parfois contradictoires :

- Physiques : blessures apparentes (bleus, plaies…), changement de comportement contrastant avec son âge ou son développement
- Comportementaux : troubles du sommeil, troubles alimentaires, difficultés d'apprentissage
- Émotionnels : peur, agressivité, isolement, refus de jouer, recherche d'attention, inquiétude, changement rapide de comportement, comportement "sage" ou "mature"
- Interactions adulte-enfant : c'est-à-dire comment la relation qui pourrait être néfaste se présente face à nous. Les méthodes pédagogiques peuvent sembler inadaptées, le respect de l'intimité semble être flou, il peut sembler y avoir un malaise dans la relation… L'enfant peut sembler aussi être "négligé" : hygiène, vêtements, alimentation.

Autre point très important : si le·a jeune décide de se confier à nous, iel ne dit pas forcément la vérité mais ce n'est pas à nous d'en décider. Nous ne pouvons pas nous permettre de douter de ses paroles. Il est essentiel de ne pas avoir l'air paniqué·e, de se concentrer sur ses ressentis, de poser des questions ouvertes, de faire attention à ne pas promettre qu'on ne le dira pas (si c'est grave iel doit comprendre que des personnes peuvent l'aider).

SIGNALER

D'abord, ne pas rester seul·e en tant qu'éducateur·ice avec cette confession. La maîtrise est là pour veiller au bien-être de tous les jeunes mais la santé mentale des chef·fes n'est pas à négliger.

Ensuite, dans les mouvements scouts il peut y avoir des cellules de soutien et d'accompagnement des chef·fes qu'il faut solliciter dans un premier temps.

On contacte alors le 119 : iels sont là pour écouter et prendre compte de la situation. Iels prennent l'identité du/de la jeune afin de pouvoir agir plus rapidement/sévèrement si les signalements s'intensifient par exemple. Suite à cet appel, le·a jeune reste accompagné·e, tout comme les maîtrises concernées. La situation évoluera selon l'évaluation qui en est faite par la cellule départementale du 119, la communication faite entre le·a jeune, la maîtrise, le groupe, les proches, l'école etc … Aucune maltraitance ne peut être justifiée au nom de la défense d'une institution, d'un groupe ou d'une personne proche !

Le fait de signaler est une obligation légale : si vous remarquez qu'un jeune semble en danger au sein de son environnement proche, rien ne justifie le fait de s'abstenir de prévenir des personnes compétentes. La santé et l'intégrité d'un·e personne est en jeu.

Des membres de la rédac

Pour aller plus loin :
- *Livret Stop aux violences sexuelles* : https://www.bayard-jeunesse.com/infos/wp-content/uploads/2018/10/Livret-STOP_aux-Violences_Sexuelles.pdf
- *Mon Corps c'est mon corps* : https://www.youtube.com/watch?v=Ewr9PtwtJ8w
- *Comprendre et accompagner un enfant victime de maltraitances* https://enfantbleu.org/comprendre-et-accompagner-un-enfant-victime-de-maltraitances/

Tu as été confronté-e en tant qu'éducateur-ice à des cas d'incestes, de violences physiques et/ou sexuelles faites à un-e mineur-e, dans son cadre familial ou dans celui du scoutisme ? À la rédac on se pose des questions à ce sujet, comment mieux repérer, comment mieux accompagner les victimes, comment faire de nos espaces d'éducation des endroits plus safe etc, et on est intéressé-e-s par ce que tu as à en dire. Alors n'hésite pas à nous écrire !

L'oreille qui traîne

"-T'es un rempart contre le fascisme
-Au moins un bout de brique "

"Dans le scoutisme, quand on te donne une médaille, c'est pour te dire qu'il faut arrêter"

"Ah, ils s'attendaient à des cathos coincés, ils sont tombés sur des laïques désinhibés !"

"À mon époque, les aînés bretons arrivaient sur le rassemblement national annuel avec une malle remplie de pots de caramel au beurre salé fabrication maison. Ca partait en quelques heures, ils ont fait 2000 ou 3000€ d'autofi comme ça"

On peut mieux faire

À LA RECHERCHE DES VALEURS SCOUTES

Est-il possible de concevoir un scoutisme qui ne serait pas d'emblée asservi à des croyances religieuses ou politiques, et qui servirait seulement à développer ce qu'il y a de libérateur et de responsabilisant dans nos expériences faites en foulard ? Pour répondre à cette question, nous devons immédiatement nous armer d'une distinction conceptuelle : il y a la méthode scoute, et il y a ses cadres symboliques. La méthode scoute, c'est le code d'une pratique qui traverse tous les mouvements, et qui est leur point commun. Les cadres symboliques (politiques et/ou religieux), ce sont tous les codes qui parviennent à envelopper cette même pratique, pour l'orienter vers des fins jetées au-delà des temps de son activité.

Si nous différencions ainsi nettement la méthode de ses différents cadres, nous devons reconnaître d'emblée que ces deux approches se présentent le plus souvent comme inséparables.

L'IMPOSSIBLE REMISE EN CAUSE DU CADRE SYMBOLIQUE

Prenons l'exemple de la toute première troupe scoute pour l'illustrer. Lorsque Baden Powell fit confiance à des jeunes pour aider à la libération de la ville de Mafeking, il orienta leur potentiel propre vers la libération de la ville. Ainsi, il les inscrivit dans le sens de certains récits (« nous avons été envahis par l'ennemi ») dictant des valeurs à réaliser dans le monde (« il faut libérer la ville de l'ennemi, la ville doit revenir sous l'ordre de l'Empire Britannique »). Il est alors possible pour nous de tracer une continuité entre la hiérarchie militaire britannique qui donna, au travers de Powell, une mission aux jeunes scouts, et le cadre symbolique qui donne lui aussi une mission aux jeunes scouts. (Ainsi, les EDLN ont la mission de renouer avec la nature, les SGDF transmettent le cadre symbolique fondé sur la foi catholique, etc).

Sous cet angle, la question des valeurs qui encadrent l'activité scoute est centrale. Ce sont ces valeurs que les scouts et guides s'engagent à réaliser par leurs promesses, par leur engagement dans le mouvement. C'est ainsi que la méthode scoute, comme développement par des activités en plein air de l'autonomie des équipes et de la responsabilité personnelle, est mise au service des projets politiques et religieux de chaque mouvement.

Il y a donc bien une tension dans le scoutisme. Elle naît de la distance entre cette activité libérée des injonctions citadines, qui permet à des collectifs de jeunes d'exercer en plein air une liberté effective, de s'autonomiser et de se responsabiliser pour réaliser n'importe quels projets, et la récupération de cette liberté effective par des systèmes de valeurs qui cherchent à réorienter cet apprentissage vers des fins qui échappent au processus de décision de ces jeunes. Le processus de décision sera court-circuité, dès le départ, par des symboles proposant ces fins comme absolues ; autrement dit, ces systèmes de valeurs prendront l'allure de lois spirituelles ou de commandements divins.

C'est tout le paradoxe du jeune scout : autonome et responsable, il se voit en même temps ôter sa capacité à se rendre autonome et responsable sur un niveau politique et/ou spirituel

Pourtant, là réside tout le problème. En se posant comme lois absolues, ces cadres symboliques politiques ou religieux empêchent du même coup aux jeunes scouts et guides d'évaluer l'histoire et le projet qui leur sont en fait proposés.
Alors, ne pouvant les mettre en jeu, les jeunes se voient ôter la possibilité de choisir de

façon autonome le système de valeurs auquel ils participent.

C'est tout le paradoxe du jeune scout : autonome et responsable, en un mot libre sur le plan de l'action immédiate, il se voit en même temps ôter sa capacité à se rendre autonome et responsable sur un niveau politique et/ou spirituel.
La religion, les valeurs héritées restent le noyau dur qui ne peut être remis en cause.

De là, nous pouvons discuter de comment différents systèmes de valeurs concurrents affectent la pratique scoute en ses diverses dimensions.

LA NATURE POLITIQUE DE LA PRATIQUE SCOUTE, ENTRE ÉMANCIPATION ET ENDOCTRINEMENT

Envisageons d'abord l'effet de la méthode scoute dans un scénario abstrait où aucun cadre symbolique dictant d'emblée des valeurs à respecter ne l'enroberait. Il ne resterait alors qu'un rapport direct et collectif du groupe à un environnement naturel. Ce rapport met à l'épreuve les jeunes, et les pousse à apprendre de fil en aiguille que la décision de chacun impacte le groupe, et que le groupe a tout à gagner lorsqu'il respecte et mobilise de façon intelligente chacun de ses membres face aux situations difficiles auxquelles il faut faire face pour survivre et vivre.

De ce fait, le rapport à la nature, inhérent au scoutisme, fait naître un sens politique isolé des villes. Et par son isolement, cette conscience politique microscopique permet de prendre un certain recul sur l'organisation politique macroscopique d'où viennent ces jeunes.
Ainsi, parce que les scouts et les guides reproduisent à petite échelle le problème de la vie en collectivité, dans laquelle chacun participe aux conditions de vie de l'ensemble, ils et elles acquièrent "naturellement" une force de recul sur la société d'où ils et elles se détachent. Cela les met dans une position idéale pour créer de nouvelles postures politiques, de nouvelles façons de voir et d'agir au sein des organisations qui leur préexistent.

Mais nous pouvons au contraire considérer que ce sens politique, développé à l'écart "du monde", a permis à différents idéaux politiques (outre l'idéal républicain) de récupérer la pratique scoute à leur avantage. Une de ces récupérations est terrifiante : il s'agit de l'usage que firent les idéologies fascistes de la méthode scoute dès le début du XXème. Nous entendons ici par "fascisme", toute organisation politique fondée sur le principe qu'une identité supérieure a le droit d'exploiter sans limites tout ce qui est supposé se trouver "sous" cette identité. Or, les fascistes historiques, que sont les Nazis et le Parti National Fasciste,

ont souhaité pouvoir associer nature, religion et nation en un seul mouvement de la jeunesse.

Ainsi, la Hitlerjugend (jeunesses hitlériennes) et l'Opera Nazionale Balilla (« l'Oeuvre nationale » de Mussolini) sont deux mouvements directement inspirés du scoutisme, leurs créateurs ayant rencontré Baden Powell à cette fin. Dans chacun de ces mouvements, les jeunes étaient disposés à servir la nation selon un cadre promouvant la fidélité à la terre naturelle, et la restauration d'une unité nationale organique. Le désir de faire de la nation un grand corps organique sans unité déviante trouvait alors un moyen de se réaliser grâce à des emprunts à la méthode scoute : il suffisait de mettre le nationalisme en lieu et place de la religion.

Après tout, le scoutisme fut, dans ses premiers moments, une machine de guerre utile à l'Empire Britannique ; il suffit, dès lors, d'user d'un cadre symbolique militaire (dans lequel une hiérarchie suprême ordonne à des équipes soudées et réactives des directives venant d'en haut) pour (ré)activer cette dimension martiale, et en faire un mouvement d'endoctrinement fasciste de la jeunesse. Il est alors central dans ce "scoutisme" qu'un seul cadre symbolique soit permis ; même les imaginaires y sont vus comme un risque. Et puis, le rapport à la nature doit en chaque instant y être recouvert d'un voile nationaliste ; la nature, dans ce cadre, sera la terre "maternelle", le "sein de la nation"... Dès lors, le rapport à la nature ne peut plus être vécu comme une manière de cultiver un recul vis-à-vis du fonctionnement politique. Au contraire, la vie dans la nature doit renforcer l'ancrage dans ce fonctionnement.

L'ouverture à tous et à toutes, facteur commun des différents mouvements reconnus par la fédération du Scoutisme Français, est réellement une caractéristique essentielle d'un scoutisme libre et en opposition claire à toute dérive fascisante. C'est seulement ainsi que les différents cadres symboliques défendus par chacun des mouvements restent ouverts les uns sur les autres, empêchant aux franges les plus dogmatiques de s'enfermer sur elles-mêmes.

Néanmoins, cette porosité expose du même coup à une remise en question permanente des valeurs inscrites dans les héritages symboliques de chaque mouvement. En effet, le concours des différents systèmes de valeurs autour d'une même méthode scoute entraîne une redéfinition permanente des cadres symboliques religieux.

ASSUMER LA RESPONSABILITÉ POLITIQUE DE NOS SCOUTISMES

Ceci nous amène, enfin, à discuter de la place du système de valeurs dominant objectivement notre époque : celui qui émane du capitalisme néolibéral aujourd'hui promu par les marchés financiers. Ce système de valeurs est véhiculé par toutes les symboliques qui relient les jeunes au projet d'accumuler de façon illimitée des façons de faire du profit, et à ses règles concrètes de réalisation.

Par exemple, l'individualisation et la valorisation de compétences individuelles accumulées dans la perspective de se voir offrir des emplois relèvent de ce système de valeurs. On retrouve cette démarche dans le concept du « Valorise-toi » chez les SGDF, un outil qui vise à aider les scouts et guides à valoriser leurs compétences scoutes sur le marché du travail. Et puisqu'il conditionne l'accès aux conditions de subsistance, ce système de valeurs domine en fait les autres.

Ceci est un grand non-dit dans le scoutisme. Pourtant, ce non-dit s'éprouve dans les relations en dehors du scoutisme. En effet, le nouveau monde de l'entreprise, qui débute à la fin des années 70, valorise la responsabilisation des employé.e.s, leur autonomie et leur capacité à travailler en équipe de façon flexible - et toutes ces

“compétences”, la méthode scoute nous y prépare parfaitement.

Alors, n’est-ce pas une question de temps, voire de posture, avant de voir apparaître un scoutisme orienté selon les exigences du projet d’accumulation de la force de travail d’un grand nombre par une minorité ? Un scoutisme dans lequel la promesse se fait à l'égard d’une loi de maximisation de ses compétences individuelles afin que celles-ci puissent devenir un investissement rentable pour ceux qui exploitent le travail des autres ? [*Note : nous attirons ici l’attention sur “Les Décliques”, un mouvement apparu récemment qui singe la méthode scoute au nom de l’apprentissage des “éléments qui sont essentiels dans notre société actuelle”, loin de toute démarche réellement émancipatrice d’éducation populaire.*]

En tant que force politique effective, les scouts et guides ont une responsabilité politique, et cette responsabilité repose sur le caractère an-archique de la méthode.

En l’absence d’une discussion à ce sujet au sein des mouvements scouts, les jeunes peuvent se retrouver dans des positions impossibles à tenir, où ils entretiennent simultanément des valeurs contradictoires. Par exemple, l’histoire et le projet catholiques dans lesquels s’inscrivent les SGDF sont foncièrement incompatibles avec l’histoire et le projet capitalistes.

Il n’est pas possible d'accumuler de façon illimitée des capitaux et de sacrifier toute sa personne pour le bien des autres en un seul et même mouvement. Plus encore, (et ici, c’est peut être plus du côté des EDLN que la tension est claire), la confrontation aux limites qu’impose tout environnement naturel à l’humain et la biodiversité que recèlent de tels environnements font naître certaines valeurs de respect et de compréhension de la nature qui s’opposent, elles aussi, à la valorisation de l’industrie illimitée qui accompagne le capitalisme (mais aussi un certain socialisme).

L’humain ne peut pas à la fois exploiter la nature sans limites et chercher à tisser une relation symbiotique avec son environnement naturel.

En résumé, en tant que force politique effective, les scouts et guides ont une responsabilité politique, et cette responsabilité repose sur le caractère an-archique de la méthode. Seules une indépendance et une distance critique prises vis-à-vis des cadres religieux, nationalistes et capitalistes qui enrobent chaque mouvement scout peuvent laisser aux jeunes la responsabilité de choisir selon quelles valeurs orienter leurs projets au sein de la méthode scoute.

Tout l’enjeu réside donc dans la mise en œuvre d’un scoutisme capable de questionner les systèmes de valeurs qui le structurent.

Altermondi et le Nocturnaliste

"Être prêt" d'accord... mais à quoi ?

Références :

Baubérot, Arnaud. L’invention d’un scoutisme chrétien. Les éclaireurs unionistes de 1911 à 1921. Les Bergers Et Les Mages, 2010.

« Le scoutisme, pour grandir dans la relation à Dieu ». La Croix, 29 juin 2007. https://www.la-croix.com/Religion/Spiritualite/Le-scoutisme-pour-grandir-dans-la-relation-a-Dieu-_NG_-2007-06-29-523889.

On peut mieux faire

DE L'INCLUSION DANS NOS MOUVEMENTS

Dans ce journal, on a vu passer de supers articles sur tout un tas de sujets bien cools, mais pour l'instant, je n'ai rien vu sur le handicap. Et en matière de handicap, j'ai l'impression qu'on est parfois un peu à la ramasse. Il y a une loi sortie en 2005 (qui s'appelle la loi pour l'égalité des droits et des chances, la participation et la citoyenneté des personnes handicapées) qui, entre autres, instaure le droit d'accès aux loisirs pour les enfants en situation de handicap[1]. Ça paraît aller de soi, personne n'oserait refuser un enfant sous prétexte d'un handicap ! Pourtant, si une loi là-dessus existe (votée sous Chirac en plus), c'est que le problème a été relevé à un moment ou à un autre. Et en effet, les enfants en situation de handicap représentent 1,9 % de leur classe d'âge, mais seulement 0,28 % des inscrits en accueil de loisirs sans hébergement[2] (ALSH). Un petit calcul nous permet de dire que seulement 14 % des enfants en situation de handicap fréquentent donc un ALSH, contre 80 % pour les 3-11 ans en général. Je n'ai pas trouvé de chiffres sur le scoutisme en particulier (et si vous en avez je suis preneur !), mais je doute fort que nous soyons des modèles d'inclusion. Mais alors, qu'est-ce qui rend l'inclusion si compliquée ?

L'impression que j'ai eue, en discutant avec des collègues respos, c'est avant tout que le handicap fait peur : « ah oui, on est trop partant.es pour accueillir un enfant handicapé, mais on n'a jamais fait, on est pas formé.es ». Première chose dérangeante avec ce positionnement, c'est la formulation handicapé : on attache un problème à l'enfant (qui n'a rien demandé), et on se dit qu'iel sera plus compliqué.e à gérer, que ça nous posera forcément des difficultés. La formulation en situation de handicap, même si elle a l'air de jouer sur les mots, ramène le handicap à l'environnement [*cf. encadré*], et change de suite la problématique.

Ensuite, on parle quand même d'un enfant, qui a donc les mêmes besoins de base que tous les autres : boire, manger, dormir, se laver (sécurité physique tu coco), avoir de l'affection, s'amuser, etc (sécurité affective tu coco). Satisfaire ces besoins, c'est ce qu'on fait avec un groupe plus ou moins nombreux à chaque week-end/camp/rencontre ! Et on est déjà à l'aise avec l'idée que chaque enfant a des besoins différents en termes de sommeil, de nourriture, d'activité physique, de câlins… Alors où se situe réellement la « différence » ?

La seule chose nécessaire pour bien accueillir un enfant, c'est de connaître ses besoins

Sans se voiler la face, il est vrai qu'on peut se retrouver confronté.e à des situations et des besoins inhabituels (on aime bien parler de besoins spécifiques). Comment s'adapter si un.e jeune a besoin d'être accompagné.e pour s'exprimer, se laver, se déplacer, gérer ses émotions ? C'est là qu'une formation pour l'équipe peut être utile. Et des formations, il y en a en pagaille : dans chaque département, il existe un service pour l'inclusion en accueil de mineurs, souvent une association qui a répondu à un appel d'offres, qui peut proposer des formations et des ressources pour se rassurer avant une démarche d'inclusion.

Et au final, rien de bien sorcier : la phrase qui m'a le plus marqué de la part d'une

1. En fait, le droit aux loisirs fait partie de la Convention Internationale des Droits de l'Enfant. La loi de 2005 vient appuyer le droit des enfants en situation de handicap… de bénéficier des mêmes droits que tout le monde.
2. Chiffres de la Mission Nationale Accueils de Loisirs & Handicap

Handicapé ? En situation de handicap ?

La nuance peut paraître fine, et on a parfois un peu l'impression de jouer sur les mots en s'embêtant à rajouter des mots pour au final dire la même chose. Pourtant, cette nuance est vraiment au centre de la démarche d'inclusion. Dire de quelqu'un qu'iel est en situation de handicap, c'est enlever la responsabilité de cette personne pour la reporter sur un environnement pas ou mal adapté.
Par exemple, quand je suis parti en vacances dans un pays balte (où en général, la langue internationale est le russe pour les plus de vingt ans), j'étais incapable de me faire comprendre ou de comprendre qui que ce soit, à l'exception des quelques anglophones (et encore plus rares hispanophones) que j'ai pu croiser. Dans un autre environnement, je suis pourtant complètement capable d'avoir une discussion et d'échanger du sens avec d'autres personnes. Je me suis donc bien retrouvé dans une situation de handicap.
Le raisonnement est le même pour tout le monde : en créant un environnement adapté aux besoins de chacun.e, on a par définition un environnement dans lequel n'importe qui peut évoluer, quel que soit sa condition.
On m'a déjà dit qu'utiliser cette formulation, c'était refuser d'appeler un chat un chat, et qu'il est évident que certaines personnes sont handicapées. Pourtant, il est important de se rappeler que le handicap est toujours défini par rapport à une norme (la norme imposée par les personnes « valides ») : au pays des aveugles, les borgnes seraient sûrement des espèces d'illuminés qui passeraient leur vie à essayer d'expliquer les couleurs à leurs congénères plutôt que des rois… Ou encore, demandez à un poisson de grimper à un arbre, etc, etc.
Enfin, le langage évolue, et le sens des mots avec : pas grand monde n'était choqué quand on parlait d'attardé.es il y a quelques années de ça pour désigner les troubles cognitifs, mais vous reconnaîtrez qu'aujourd'hui, ça fait un peu mauvais genre.

formatrice, c'était quelque chose comme « en fait, on n'a jamais besoin de connaître le nom exact du handicap dont il est question, ça risque plus de nous amener des idées préconçues plus qu'autre chose. La seule chose nécessaire pour bien accueillir un enfant, c'est de connaître ses besoins ».
Réfléchir aux besoins des enfants qu'on accueille, et à comment adapter l'environnement en fonction, c'est une démarche très intéressante en tant qu'équipe. On pense toujours aux besoins "de base" en installant un coin repas, des tentes pour dormir, des points d'eau… mais est-ce qu'on a prévu une solution si quelqu'un.e a du mal à exprimer ses émotions ou sa fatigue sans un outil visuel ? A besoin d'intimité pour changer de vêtements ?
Avec mon équipe, on s'est rendu compte (trop) récemment qu'on n'avait jamais anticipé ce dernier besoin pas si spécifique que ça. Vous avez sûrement déjà quelques solutions qui vous viennent à l'esprit, et si c'est le cas, alors bravo ! Vous avez déjà toutes les billes pour accueillir à peu près n'importe qui.

La démarche est toujours à peu près la même : on identifie des besoins, on réfléchit à la meilleure manière de les satisfaire en adaptant l'environnement (car il est en général assez compliqué de demander à un enfant de supprimer un de ses besoins). La formulation en situation de handicap prend alors tout son sens : le handicap n'existe pas dans un environnement réfléchi et adapté pour répondre aux besoins de tout le monde !

Bref, j'espère que ces quelques lignes pourraient vous donner l'envie d'accueillir un peu plus de diversité dans vos groupes (et on pourrait parler longtemps de diversité !), de rencontrer encore plus d'enfants que ceux que vous connaissez déjà, et de leur faire kiffer les camps/week-ends comme vous savez très bien le faire (j'espère !). On a un monde trop cool à explorer et découvrir, sauf qu'en fait c'est le vrai monde dans lequel on vit :)

Mayo

On peut mieux faire

BÉNÉVOLER SANS Y LAISSER DES PLUMES

Connaissez-vous l'origine du "burn-out" ? Ce phénomène a d'abord été observé chez les travailleurs sociaux à New York dans les années 80. Leur travail, porteur de sens, attirait une population prête à se donner "sans compter", à "se dépenser sans attendre de récompense" autre que celle de faire le bien. Une population, donc, prête à s'investir fortement pour ses valeurs.

Oui mais. Au bout de quelques mois, quelques années, la flamme qui animait tant les bénévoles et travailleurs précaires au début de leur mission s'éteignait. Et ceux-ci étaient de moins en moins performants, de moins en moins présents, comptaient leurs heures. Ils étaient heurtés à la permanence de la misère, à un constat simple : leur travail ne changeait finalement pas grand-chose, ils ne servaient à rien. Du moins, ils en avaient le sentiment.

Quarante ans plus tard, le terme burn out a dépassé les limbes du jargon de la médecine et de la psychologie du travail, pour faire son arrivée dans le langage courant. On l'utilise parfois à tort et à travers, mais sa prégnance dit quelque chose de notre rapport au travail.

NOUS SOMMES ÉPUISÉS.

Quand j'étais jeune cheftaine, encore lycéenne, le scoutisme m'exaltait. Je reprenais après de longues années de pause et cela donnait tellement de sens à ma vie. Retrouver mes jeannettes le week-end, les voir grandir, progresser, et la relation éducative que nous nouions était très valorisante. La confiance que les parents m'accordaient, alors que j'allais avoir 18 ans seulement quelques semaines avant le camp, me donnait aussi un sens aigu du devoir. Il ne fallait pas les décevoir. J'y consacrais des heures par semaine, j'en rêvais la nuit. Et puis le camp est arrivé, il a lui aussi été un grand moment de bonheur. Je suis devenue plus tard cheftaine d'unité, puis j'ai changé de tranche d'âge, d'association, pour enfin me retrouver "au national" de mon association.

J'ai remarqué que lorsque je faisais de l'animation salariée, j'étais moins investie, à la fin de ma journée, je ne restais pas, je ne m'investissais pas tant que ça dans les réunions (non payées) de préparation du projet pédagogique. À quoi bon puisque je ne suis de toute façon payée que 50 euros par jour, merci le CEE [*Contrat d'Engagement Éducatif, un contrat de travail spécifique aux animateurs/animatrices et directeurs/directrices des accueils collectifs de mineurs*] … Par contre dans le scoutisme, le bénévolat était source d'accomplissement, je ne comptais donc pas mes heures. J'étais plus créative, pour un temps du moins.

L'attrait du "bbr" pousse les gens à consacrer un temps absolument fou au scoutisme.

Lorsque j'étais sur la fin de mon cheftennat, je commençais déjà à sentir cette perte de sens. Difficile de trouver ma place dans ma maîtrise, un lien moins fort avec les jeunes car mes études devenaient de plus en plus prenantes. Je passe alors "au national", pensant que c'était le moyen de continuer un scoutisme compatible avec mes études qui prenaient de plus en plus de place dans ma vie.

Il est vrai que la première année a été passionnante. Les missions changeaient. Mais très vite j'ai vu l'envers de la médaille. L'attrait du "bbr" [*Bleu-Blanc-Rouge, désigne le foulard tricolore que portent les membres des équipes nationales dans le scoutisme français*] pousse les gens à consacrer un temps absolument fou au scoutisme. Ils se voient

(peut-être à juste titre) comme la cheville ouvrière du mouvement, organisent des jamborees, écrivent des livres, font du plaidoyer, entretiennent des relations internationales… de véritables diplomates du scoutisme, pour certains. J'ai vu des gens extrêmement investis. Des personnes impressionnantes, mais parfois aussi des gens qui n'ont que le scoutisme dans leur vie. Des couples de scouts, qui travaillent puis passent tout leur temps libre aux scouts. Ou encore des salariés des scouts, qui ont en plus une mission bénévole qu'ils consacrent au mouvement pendant leur temps non-salarié.

On m'a dit en blaguant une fois : « dans une équipe nationale, il faut au moins un chômeur pour bien bosser les sujets de fond et un prof pour pouvoir faire des camps l'été ». Les gens sont donc bien conscients de l'investissement que demande le travail en équipe nationale.

La pression, on se la met seul-e.

Personnellement, je n'en étais plus capable. Je n'arrivais pas à enchaîner les 3 visios par semaine et 2 week-end par mois. Peu à peu, la flamme s'est éteinte, et je n'arrivais plus à effectuer les tâches les plus élémentaires. Je mets des semaines à répondre à un simple mail, bref : ça ne va plus.

Pire : tout commençait à m'agacer dans le mouvement. Je voyais tout ce qui ne va pas… alors certes, à force de tout critiquer, on ne fait plus rien, mais j'en arrive au constat que comme les travailleurs sociaux new-yorkais, je ne sers à rien. Peut-être que l'utopie scoute ne sert à rien non plus, et pourquoi passe-t-on des heures en réunion pour ne rien se dire ?

Un jour, j'appelle mon responsable. Je lui annonce que j'ai décidé de mettre fin à ma mission. C'est un soulagement immédiat. Il l'accepte et l'entend. Il ne m'a jamais mis la pression. Personne ne me l'a mise d'ailleurs. On se la met seul-e. Car depuis qu'on a 17 ans (voire avant), on donne. On a tellement envie de rendre ce qu'on nous a donné. Alors la pression, on se la met seul-e. Et puis on se dit que si on ne fait pas telle ou telle tâche, ça pèsera sur un autre bénévole.

LE PRIX DU BÉNÉVOLAT

Être bénévole, ça coûte cher. Déjà, il faut prendre en compte le coût de l'entrée dans le bénévolat : il faut payer l'adhésion, parfois le camp, l'uniforme. Ce n'est pas évident pour tout le monde. Et il y a le coût du temps libre. Nous n'en avons pas tous autant et nous n'avons pas tous le loisir de le donner. La conséquence, c'est que le bénévolat attire majoritairement en France des retraité-e-s et des étudiant-e-s. Dans le scoutisme, c'est vrai, on a peu de retraité-e-s. On a beaucoup d'étudiant-e-s. Des gens qui peuvent donner de leur temps, et il faut le dire, ce sont souvent des gens plutôt aisés. Le bénévolat représente un coût, parce que c'est du travail gratuit. Ce qui pousse à donner, c'est, je crois, la reconnaissance. Le sentiment de servir à quelque chose, d'être utile, et de participer à quelque chose qui nous dépasse. Alors lorsque nous perdons ce sentiment de sens, c'est qu'il est temps de s'arrêter.

QUESTIONNONS LE MODÈLE DU BÉNÉVOLAT

Le travail reste du travail, si utile et épanouissant soit-il. Comment peut-on justifier que parce que le travail nous apporte quelque chose, il peut être gratuit ? Passons-nous de l'éloge de la gratuité. Dépassons l'idée que seul le travail qui crée de la valeur quantifiable doit être payé.

Le travail bénévole, c'est important, c'est épanouissant, mais les frontières entre ce qu'on peut demander d'un bénévole et ce qu'on peut demander d'un salarié sont ténues. Par exemple, faire des papiers cadeaux à la chaîne toute une journée sans être payé, pour récolter une centaine d'euros pour partir repeindre (bénévolement) une école dans je ne sais quel pays à la place d'un peintre salarié (!), qu'est-ce que ça apporte ?

Le bénévolat, puisqu'il se passe de contrat, pousse les gens à donner sans compter pour des missions plus ou moins pertinentes, et c'est peut-être là le problème. Pour protéger les bénévoles de nos mouvements, pour s'assurer qu'ils ne se noient pas dans leur propre engagement, il faut absolument leur donner un cadre sécurisant, qui fixerait les conditions de leur engagement, et ce qu'ils en retirent.

Choyons nos bénévoles, assurons-nous qu'ils donnent sans se dépasser et sans se mettre en danger.

En premier lieu, le bénévolat doit être gratuit pour celui-celle qui donne de son temps. C'est-à-dire qu'il doit prendre en compte à la fois tous les coûts d'entrée (et en particulier l'adhésion, l'uniforme, les transports pour aller bénévoler, la nourriture sur place, etc.) mais aussi, pourquoi pas, quantifier le prix de son temps ? Par ailleurs, nous noterons que le travail bénévole est exempt de cotisations sociales : les heures de camp n'apparaîtront pas au moment de compter les semestres de retraite, et notre système de sécurité sociale, qui est conçu sur une logique de droits ouverts pour les personnes qui cotisent, n'est donc pas ouvert aux bénévoles.

Bien sûr, nos associations de scoutisme auraient bien du mal à supporter de tels coûts, qui se répercuteraient sur les familles. Je ne dis pas que tout le monde doit être salarié, car comme je l'ai expliqué plus haut, nous n'avons pas le même rapport au travail salarié qu'au travail bénévole. Le travail bénévole doit par contre être encadré et le don de son temps doit être justement valorisé. Et cette réflexion sur le travail bénévole doit être permise à tous les niveaux de nos associations.

Enfin, méfions-nous des solutions qui viennent pallier ces problématiques sans vraiment les résoudre, telles que les services civiques. Avec ces contrats, inutile de rappeler que la précarité est organisée, le travail bénévole dévalorisé. Personne, pas même un jeune de bonne volonté, ne mérite qu'on estime à 500 euros la valeur de sa force de travail sur un mois.

Soyons raisonnables, et exigeants dans ce que nous proposons. Choyons nos bénévoles, assurons-nous qu'ils donnent sans se dépasser et sans se mettre en danger. Enfin, respectons la force de travail de nos camarades salariés en refusant de se substituer à leur travail. Rappelons, une fois n'est pas coutume, que les travaux d'illustration, de garde d'enfants, de ménage, de cuisine collective, de conception d'évènements, de moniteur de colo, … sont des travaux salariés. Or, je suis sûre que nous avons tous et toutes, dans nos carrières de scouts, effectué gratuitement au moins un de ces travaux. Réfléchissons à l'impact que cela peut avoir sur ces travailleurs, à la somme que cela peut représenter.

Dindon dérangée

Belette & Strapontin *

par Eli Rhamba

** Belette & Strapontin, ça a été pendant longtemps le titre provisoire de ce journal. Le nom a été abandonné mais les personnages sont restés.*

On peut mieux faire

LA CONVERSION ÉCOLOGIQUE CHEZ LES SGDF

La méthode des petits pas en mode Colibri

LA RACINE DU MAL

Avec la création des Scouts et Guides de France est acté le projet éducatif : son introduction et ses 4 chapitres. Dans le dernier chapitre « Habiter Autrement La Planète », plus connu sous sa contraction HALP, est écrit le passage suivant :
« En toute indépendance politique, nous choisissons pour la planète un meilleur équilibre : que la croissance économique, le progrès social et le devoir écologique se vivent désormais en harmonie et non en opposition, que la solidarité l'emporte sur l'individualisme, la générosité sur le repli sur soi, le long terme sur l'immédiat, la sobriété sur la consommation effrénée. »

La croissance capitaliste n'est pas compatible avec le progrès social et le devoir écologique

Nous sommes en 2006, déjà dans la logique de croissance écologique et de développement durable qui apparaissait à l'époque ; le chapitre en soi est plus porté sur l'humain et la conduite de l'individu que sur une ambition écologique forte. Ce chapitre révèle à lui seul une problématique forte, celle qui porte l'idée d'une alliance possible entre une croissance économique et un devoir écologique.

La croissance économique dans un monde capitaliste c'est une croissance basée sur une compétition entre les entreprises sur un marché au niveau national et international. Dans une compétition, tout est permis, y compris tricher, surtout sur les règles environnementales. La croissance économique implique une consommation perpétuelle, de biens et de services toujours plus rapidement obsolètes. De plus l'économie capitaliste crée des inégalités, les renforce et impose un combat de classes dont les dominants imposent et changent les règles. La croissance capitaliste n'est pas compatible avec le progrès social et le devoir écologique, y croire est un aveuglement.

Depuis les SGDF sont soumis à cette contradiction et votent régulièrement des résolutions en lien avec cette thématique ; dans leur plan d'orientation de 2008, l'orientation numéro 5 : « Une communauté au cœur de la nature » porte une volonté écologique forte à différents niveaux : la formation, les activités, les partenaires, les bases, avoir des référents et être exemplaire en AG (appliquée en 2019 sur les gourdes). 2009 marque la réalisation d'un bilan carbone et des Assises « Habiter Autrement La Planète » avec le Scoutisme Français puis une résolution « Habiter Autrement La Planète » qui vise à améliorer ce bilan carbone. Quelques années de vide avant une relance de cette thématique avec la préparation de la COP21, en 2014 l'AG vote la participation à l'événement. À partir de là, cela s'accélère et on peut penser que l'impact de François Mandil, Responsable Communication et Relations extérieures et proche d'EELV n'est pas négligeable.

COHÉRENCE ET CONVERSION

En 2015 est voté un nouveau plan d'orientation puis en 2016, poussée par la base, la résolution Cohérence acte la création d'une commission. L'année suivante, le rapport tombe avec 4 chapitres (Sobriété, Solidarité, Environnement et Éducation) et 23 propositions, plan d'action à court, moyen et long terme ; malheureusement peu seront mises en application, essentiellement la Politique d'Achats avec une charte et l'on s'approvisionne en foulards en France (orientation vers le local).
En 2018, une nouvelle résolution, toujours issue de la base, apparaît et se focalise sur l'alimentation : « Dans ma

gamelle » invite à changer les habitudes d'approvisionnement de la nourriture. Il est à noter qu'il y a eu une véritable révolution culturelle (encore en cours) sur ce sujet, quand on regarde les pratiques des dernières années où le budget alloué à l'intendance était le premier budget rogné dans un camp en achetant essentiellement des marques discount.

On vote pour une dimension associative avec une démarche participative et "réaliste"

Coup de tonnerre en 2019, les marches pour le climat inondent les rues des villes du monde entier, l'association publie un communiqué de presse de soutien aux marches et soutient des mobilisations non-violentes. C'est un acte politique fort, le premier. Dans la foulée les jeunes et adultes mobilisé·e·s pour les marches s'organisent sur Discord et créent une pétition soutenue par plusieurs territoires. Cette pétition "HALP 2.0" se décline en 6 chapitres et 27 propositions radicales, invitant l'association à changer très rapidement de direction. Les jeunes sont invité·e·s par le Conseil d'administration qui bride rapidement les positions militantes de la pétition. Plus tard, en Assemblée générale, on vote pour une conversion écologique qui ouvre un débat cadré : pas de dimension politique, pas de position militante, le choix est porté sur une dimension associative avec une démarche participative et "réaliste" en s'appuyant sur un nouveau bilan carbone plus exhaustif.

En 2020 une résolution intitulée « Tout est lié » est votée, elle implique une réduction du bilan carbone de 21.5% et propose une liste d'activités écologiques. Les échanges et débats (numériques) sont riches avec des interrogations sur l'influence du végétarisme/véganisme ainsi que du locavorisme. Des débats dont l'administrateur et la présidente rappellent le cadre : éducatif, la question du plaidoyer d'influence (lobbying) est hors cadre, on lui préférera un plaidoyer par le fait (propagande par le fait), cela fait longtemps que les anarchistes ont fait le constat que ce plaidoyer seul ne suffit pas. Un autre débat est aussi vite recadré, celui de la pédagogie compagnons avec les voyages en avion : *« On n'arrive jamais à rien avec la radicalité »*, *« L'objet social de l'association n'est pas de se convertir, […] il est d'éduquer à la paix et cela passe aussi par les projets à l'international »*. On parle de contrepartie écologique (exemple : compensation carbone), dispositif né dans les années 80 qui n'a jamais été efficace, décrié à la fois par un rapport des Amis de la Terre et par l'Oko-Institut, un institut allemand de recherche sur l'environnement.

DES INTERVENANTS POURTANT RADICAUX MAIS DES INFLUENCES IDÉOLOGIQUES NÉFASTES

En 2017 en pleine assemblée générale, durant la veillée (festive), intervient un invité avec un discours radical, Xavier de Rostolan, lanceur des Fermes d'avenir. En 4 min, il rappelle la désintégration en cours des animaux sauvages (40% en moins en 40 ans), invite à se mettre face à cette réalité et à repenser l'agriculture (c'est son rayon). Il porte la "révolution" au sein de l'agriculture avec un autre modèle, inspiré de la permaculture et du biomimétisme, et invite à faire du lobbying citoyen (d'influence). Une intervention plus longue (49 min) explique plus en profondeur sa pensée lors de son invitation à Yalla, rassemblement des 17-21 ans.

Pendant ce temps, les collectifs dominants continuent leur "business as usual"

En 2019 c'est Gaël Giraud, économiste renommé et prêtre, qui prend le micro pendant 18 minutes le dimanche matin en assemblée générale. Discours choc, rappelant les réalités en cours (augmentation du taux de CO_2 et arrivée de la malaria en Italie), qui insiste sur le fait que les gestes individuels (sobriété heureuse) sont très bien mais totalement insuffisants (impact maximum à 20-30% du nécessaire). Dans les échanges avec les jeunes et les chef·taine·s il insiste sur le fait de coopérer tou·te·s ensemble (inter-générations) et de trouver les allié·e·s pour pouvoir mener la transition jusqu'au bout. Le concept de sobriété heureuse, présent dans l'orientation 3 du plan d'orientation de

l'association, est dans l'attirail idéologique de Pierre Rabhi qui a également développé la théorie du Colibri, de celui qui "fait sa part". Cette idéologie est souvent reprise par plusieurs membres de l'association, présidente et responsables, et a été déconstruite dans un article du Monde Diplomatique. Le problème avec cette idéologie c'est qu'elle est tout à fait compatible avec le capitalisme, l'économie de marché concurrentiel et compétitif. Elle concentre la volonté d'action sur l'individu et non sur le collectif. Elle met d'ailleurs les individus en compétition entre eux, qui seront "HALP" et "pas HALP", alors que ces individus pourraient se rassembler en collectif pour créer des contre-pouvoirs (comme les marches pour le climat, les actions militantes à l'externe ou les pétitions en interne). En se concentrant d'abord sur l'individu, elle concentre ses forces de changement d'abord contre lui-même, le culpabilisant et créant de la violence contre lui-même et ses proches alors que, pendant ce temps, les collectifs dominants continuent leur "business as usual" empirant chaque seconde l'état catastrophique de la planète.

LA VISITE AU VIEUX "SAGE"

Fin 2019, a été publiée sur la chaîne YouTube des Scouts et Guides de France une vidéo d'une heure, montrant une rencontre entre François Mandil et Louis Espinassous. Pour celles et ceux qui ne connaissent pas ce vieux "sage", c'est un conteur, berger, ethnologue et éducateur spécialisé dans la Nature et ancien éclaireur. Il explique le développement concomitant entre 3 intelligences : émotionnelle, sensorimotrice et cognitive, présentes dans la nature qui est un milieu complexe par excellence. Très critique envers le système scolaire actuel (trop intellectuel et pas assez actif), il raconte une alternative possible et intéressante autour d'un mot (verbe) d'or : FAIRE.

Intéressante jusqu'au point où il se désintéresse de l'avenir de la planète (*« On sait pas de quoi demain sera fait […] ce n'est pas mon métier »*), marquant un déni total des enjeux d'aujourd'hui et de demain, et jusqu'au point où il marque une barrière de responsabilité sur l'âge de 18 ans avant lequel le·a jeune ne doit pas être mêlé·e aux problèmes de la communauté.
Ainsi les mobilisations des jeunes vis à vis du climat ne doivent pas être promues (ni empêchées, si elles sont là, elles sont là), la priorité est d'amener les enfants dans la nature, pas autre chose. Le travail des éducateur·ice·s est autour de l'enthousiasme et la joie de vivre (injonction de positivité). Il met en garde contre les adultes qui tirent parti des manifestations : *« Toi et moi on est les meilleurs, on manifeste et les autres c'est les méchants »*, une classification en deux pôles que l'on peut retrouver lors de réalisations de clean-walk, ces marches de ramassage de déchets qui peuvent induire une vision séparant les bon·ne·s citoyens écolos qui ramassent et les mauvai·se·s qui polluent. Une éducation intéressante mais parcellaire car entre autres dépolitisée.

CHANGER LE PROJET ÉDUCATIF POUR IMPULSER UNE NOUVELLE DYNAMIQUE

Dans les échanges avec les internautes lors de l'assemblée générale 2020 en numérique, une question a émergé, celle de changer le chapitre 4 HALP. La présidente a été claire : *« Le projet éducatif c'est vraiment ce qui fonde notre mouvement depuis 2004, (…) On pense qu'il est encore profondément d'actualité, est-ce qu'il y a des points qui peuvent, qui pourraient être approfondis, réécrits ? Sans doute mais le temps que l'on passerait et l'énergie que l'on mettrait à refondre un projet éducatif c'est un travail énorme parce que c'est la colonne vertébrale de notre association »*, puis elle laisse une ouverture sur le prochain plan d'orientation de 2022, encore un texte, encore des débats alors que l'urgence nous appelle collectivement à l'action.

Ainsi on peut constater que la prise en compte de l'écologie monte progressivement dans l'association même si elle reste très loin des enjeux de la situation. Les impacts du changement climatique commencent à se ressentir sur les activités (canicule durant les camps et les jamborees), les voix montent de plus en plus (toutes les récentes résolutions viennent de la base) et des questions se posent de plus en plus (débats, évaluation des impacts). Le tabou de l'action militante n'est pas encore levé alors qu'on constate en regardant dans le passé que les manifestations non-violentes peuvent être les plus efficientes.

Mama

De Tom ange gar
NXC VK WKVVO ZDNK
Abonne toi
à la newsletter sur
https://allume-feu.tila.im
et envoie ta contribution sur
allume-feu@tila.im
avant le
17/05
Sal
famille, comment
beau, le camp se passe super
ien, j'ai envie d'y rest
Hier j'ai fait un
il y a eu des
un toujours !
bisous
L'allume-feu
3
Le journal qui n'atteint pas
ses objectifs annuels de productivité